Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers / Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged / Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing / Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- [x] Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- [ ] Only edition available / Seule édition disponible
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- [ ] Coloured pages / Pages de couleur
- [ ] Pages damaged / Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached / Pages détachées
- [x] Showthrough / Transparence
- [x] Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

- [x] Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, $3. —Etats-Unis, $3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII. No. 25.

JEUDI, 22 JUIN 1876

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

LA LEÇON DE GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE

Revue Européenne.—La mer et la falaise.—Les Canadiens de l'Ouest : Joseph Rolette (*suite*).—Nos Gravures : Une leçon de géographie ; Arrivée du Prince de Galles à Portsmouth ; Salon : Le tribut d'Athènes au Minotaure ; Le fort Pelly.—Vingt mille lieues sous les mers (*suite et fin*).—Neuf jours chez un Trappeur (*suite*).—Lettres Parisiennes : Les reporters.—Courrier des Dames : Education physique des femmes.—Notre feuilleton.—Notre table.—Le Canada à l'exposition de Philadelphie.—Nouvelles générales.—Poésie : La marche du monde.—Littérature canadienne : Le roi des étudiants (*suite*).—Usages du monde.—Variétés scientifiques.—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail à Montréal.
GRAVURES : La leçon de géographie ; Le tribut d'Athènes au Minotaure ; Le fort Pelly, territoire du Nord-Ouest ; Arrivée du Prince de Galles à Portsmouth, en Angleterre, de retour de son voyage aux Indes.

REVUE EUROPEENNE

Qui donc se plaignait de ce qu'il n'y avait plus de couleur locale ? Certes, l'Orient se montre plus oriental que jamais, et en lisant les dépêches télégraphiques, l'autre jour, nous pensions lire une page de l'histoire du *bon vieux temps*... où les mosquées étaient si souvent arrosées de sang, où les janissaires se révoltaient et se ruaient sur leurs maîtres avec la fureur de tigres échappés de leur cage ! Seulement, le câble transatlantique a la parole un peu brève, et l'on chercherait en vain dans ses confidences des descriptions comme celles des *Mille et une-Nuits*.

Le sultan est détrôné... le sultan est mort... voilà les dernières nouvelles. Après le massacre de Salonique — l'ancienne Thessalonique des apôtres — après l'exécution des meurtriers, la déposition et la mort du sultan sont de ces surprises dont la politique de l'Orient a le secret. *What next ?* peut-on se demander. Mais le sultan s'est-il réellement suicidé comme on l'avait annoncé d'abord, ou bien a t-il été assassiné comme on le publie maintenant ? On ne le sait pas au juste, on ne le saura probablement jamais, malgré le certificat de dix-neuf médecins, appartenant à dix-neuf nationalités différentes, qui seraient *portés à croire* à un suicide. Sans doute que sa mort est *très-utile* à son successeur, qui, surtout s'il fait comme on l'annonce, de grandes concessions aux insurgés, pourrait craindre une nouvelle révolution de la part des musulmans les plus fanatiques, pour qui le nom du souverain déposé eût été un signe de ralliement ; mais ce ne serait pas une raison pour croire à un assassinat, si la chose n'était point si bien dans les mœurs de l'Orient.

Abdul-Aziz-Khan, qui a eu une si triste fin, était né en 1830, et, par conséquent, n'avait que 46 ans. Il avait succédé, en 1864, à Abdul-Medjid, le sultan fameux par ses réformes et par la protection qu'il accorda, en 1848, aux réfugiés hongrois et polonais. Abdul-Aziz marcha assez bien sur les traces de son prédécesseur ; il était, cependant, plus porté que lui pour le vieux parti musulman. Son successeur, Abdul-Mourad, paraît disposé à éviter la guerre dont il est menacé. Malheureusement, les affaires paraissent avoir atteint cette période fatale où les événements se précipitent malgré tous les efforts humains ; et Abdul-Mourad, qui est le trente-troisième souverain de la dynastie ottomane, pourrait bien être aussi le dernier. La Servie et le Montenegro se bouchent les oreilles et restent sourds à toutes les supplications des puissances du Nord, et, d'un autre côté, la Turquie, encouragée par l'Angleterre, qui n'a pas voulu accéder au protocole de Berlin, n'ira pas aussi loin qu'il le faudrait dans la voie des concessions. Le concert des trois puissances du Nord laisse de côté la France, l'Angleterre et l'Italie. Mais au fond, si les autres puissances s'entendent, que pourront faire ces trois dernières ? Il y a trop longtemps que l'Angleterre proclame qu'elle ne se battra point, pour que l'on prenne sa mauvaise humeur bien au sérieux. Elle paraît, cependant, cette fois plus *in earnest* que d'ordinaire ; mais, si c'est le cas, c'est alors qu'elle verra malheureusement ce qu'il en coûte de trop attendre, et de laisser établir contre soi-même un préjugé qui fait que l'on compte sans nous. Pour ce qui est de l'Italie et de la France, la situation intérieure de ces puissances leur laisse bien peu de liberté d'action.

On a voulu voir plus qu'une coïncidence dans l'avénement d'un ministère de gauche en Italie, en même temps que l'esprit républicain s'affirmait bruyamment en France par les nouvelles élections. Il paraît, cependant, qu'il n'en est rien ; que M. Depretis et ses collègues, dont quelques-uns, cependant, ont des antécédents peu monarchiques, ne sont nullement disposés à changer la forme du gouvernement.

Ce ministère, dit un publiciste français, est un accident, il n'est point né d'un mouvement réel de l'opinion, mais d'une coalition d'aventure, nous dirions presque d'une intrigue parlementaire, d'une comédie improvisée dans le palais du mont Citorio. C'est par là que la petite révolution dont l'Italie vient d'être le théâtre se distingue du mouvement qui a eu pour conséquence le renouvellement de notre assemblée législative. Chez nous, c'est le scrutin qui a décidé. Ici on ne l'a pas consulté, on n'y a pas même songé ; et le 18 mars, le pays a appris que le ministère s'en allait parce qu'il était en minorité sur une simple question d'administration. Soixante députés de droite avaient, par des raisons plus ou moins incomprises, porté l'appui de leurs votes à la gauche, accidentellement devenue la majorité.

Mais en Italie comme en France, c'est surtout contre l'Eglise catholique que s'insurgent toutes les passions et toutes les haines. Là comme en France, c'est l'Eglise que les partis persécutent sous le nom de cléricalisme.

Cette époque de haine et de persécution voit en même temps une grande et consolante réaction dans le sein des populations. L'accueil qui a été fait aux pélerins français, non-seulement à Rome, mais dans un grand nombre d'autres villes, fait voir que la vieille religion a encore un grand empire dans ce beau et malheureux pays.

Pas moins de quinze cents catholiques de France s'étaient réunis, et leur réception au Vatican par le souverain pontife, le cinq mai, a inspiré à M. de Chantrel, dans la *Revue du Monde Catholique*, des rapprochements historiques dont nous croyons devoir faire part à nos lecteurs :

La date du cinq mai, choisie par le Pape et les pélerins pour cette grande manifestation de la foi et des inébranlables espérances des catholiques, est une date mémorable dans les fastes de l'Eglise, Elle marque la mort de saint Pie V, dont le Saint-Père porte le nom, et elle rappelle aussi le double triomphe de ce grand pape sur l'ennemi du dehors, le Turc qui menaçait l'Europe d'une nouvelle invasion, et sur l'ennemi du dedans, l'hérésie et les mauvaises mœurs, que saint Pie V combattit si vigoureusement en faisant exécuter les décrets du concile de Trente sur la foi et sur la discipline, en inspirant aux évêques, au clergé, aux religieux le zèle dont il était lui-même animé.

Pie V est mort le 5 mai 1571 : deux cent cinquante ans après, le 5 mai 1821, mourait un homme qui avait rempli le monde du bruit de son nom et de ses victoires, et qui, pendant cinq ans, voulant dominer les âmes comme il dominait les corps, avait tenu captif le chef de l'Eglise catholique. Napoléon mourait dans une île déserte perdu dans l'immense Océan, après avoir subi des revers inouis, et le pontife dont il avait prétendu se faire un instrument de domination, Pie VII, régnait glorieusement à Rome, où il était rentré aux acclamations de ses sujets.

Comme contre-partie à ce noble mouvement, on a imaginé des funérailles *solidaires* à l'historien Michelet, mort depuis longtemps, funérailles auxquelles des délégués, des étudiants italiens sont venus assister et qui ont été le dernier grand événement ou plutôt le dernier grand scandale de Paris.

Il y avait pourtant assez pour ces messieurs de la libre-pensée des funérailles du sénateur Esquiros, qui se faisaient aussi dans le même genre à Lyon ; tandis qu'au contraire, son collègue, le ministre Ricard, dont nous avons annoncé la mort presque subite dans notre dernière revue, était enterré à Paris avec toutes les cérémonies de l'Eglise catholique.

Du reste, pour ces messieurs, tout est prétexte à démonstrations ; enterrements civils et enterrements quelconques. On fait du bruit autour des tombes que l'on tranforme en tribunes, et rien dans ce genre ne pouvait être de plus mauvais goût que ce qui s'est passé aux funérailles de madame Louis Blanc. Mde Louis Blanc n'avait jamais joué de rôle ni littéraire ni politique. Elle était protestante, et il n'y avait point de prétexte non plus pour une démonstration de libres-penseurs. Cependant, des cris de : Vive la république, et : Vive l'amnistie, ont accueilli le convoi, et deux discours ont été prononcés au cimetière, un par le pasteur, qui était dans son rôle, et un autre par l'inévitable Victor Hugo, qui rendait à Louis Blanc ce que celui-ci avait fait à l'enterrement de son fils. A la sortie du cimetière, M. Louis Blanc, qui est un grand homme très-petit.... de taille, a failli être étouffé par la foule, sous prétexte d'admiration ; et il a fallu les agents de ville pour le dégager. Si les radicaux ont essayé de faire une manifestation à leur profit, les protestants, de leur côté, n'ont pas dédaigné d'exploiter cette cérémonie funèbre dans un but de propagande religeuse. Des messieurs, tout de noir habillés, distribuaient des petits papiers imprimés annonçant aux ouvriers que des " amis désiraient leur parler de l'amour de Jésus-Christ," et que " tous seraient les bienvenus."

Cet incident où le comique se mêle aux choses funèbres, nous rappelle que nous sommes singulièrement arriérés dans notre nécrologie. La science et la littérature ont fait, depuis une couple de mois, des pertes que nous allons nous hâter de récapituler.

L'académie des sciences a perdu le baron Séguier, M. Bongniart et M. Ballard. Le baron Séguier est d'une famille célèbre dans la magistrature, et, magistrat lui-même, il avait abandonné la jurisprudence pour les sciences ; il s'était surtout dévoué aux arts mécaniques, dont il a suivi les progrès avec ardeur. On lui doit un grand nombre de travaux et d'inventions utiles, entre autres celle du chemin de fer à rail central, serré entre deux roues motrices horizontales, qui fut d'une grande utilité pour la traversée du mont Cénis, pendant le percement du tunnel.

Fils du célèbre géologue de ce nom, Bongniart s'était livré à l'étude botanique en même temps qu'à celle de la poléontéologie. Aussi est-il considéré comme le Linnée de la Flore anté-diluvienne. Sa collection de végétaux fossiles et son herbier sont au nombre des plus riches trésors du Muséum de Paris ; son *Histoire des végétaux fossiles* et son livre sur les plantes cultivées au Muséum lui ont assuré une réputation européenne.

Nés tous les deux en 1802, M. Balard et M. Bongniart étaient égaux par l'âge et par le talent ; mais ce dernier était né, pour bien dire, dans le sanctuaire de la science, tandis que l'autre, d'une famille de vignerons peu aisés, a dû se frayer difficilement un chemin vers la célébrité. Remplacer le savant Thénard comme professeur de chimie à la Sorbonne, n'était pas un petit honneur. M. Balard, peu après avoir été l'objet d'un choix si honorable, fut élu membre de l'Académie des sciences. On lui dut la découverte du brôme, un des corps simples ou métalloïdes les plus importants dans la chimie et dans la médecine.

Dans la littérature, nous trouvons à glaner les noms de M. Arthur Ponroy, auteur dramatique, romancier et journaliste ; de M. Xavier Eyma, mieux connu de nos lecteurs par ses romans américains (c'était un créole de la Martinique, à ce titre, le lecteur canadien lui devait quelque sympathie) ; Mde Louise Collet, qui fit autrefois des poésies très-morales, et mena une vie qui ne l'était guère ; et la comtesse d'Agoult, célèbre comme romancière, et philosophe sous le nom de Daniel Stern ; enfin, M. Douniol, qui, depuis quarante ans, était gérant de cette importante revue le *Correspondant*, que nous avons si souvent eu occasion de citer.

Les élections partielles, nécessitées par les invalidations, ont augmenté de sept ou huit voix la majorité républicaine. Parmi les *réélus*, il y a un plus grand nombre de bonapartistes que de légitimistes, et ces derniers à leur double titre de cléricaux et d'anti-républicains, paraissent avoir encouru une plus grande part de la défaveur populaire.

L'élection du prince Napoléon à Ajaccio est au nombre des plus marquantes. A son titre *d'anti-clérical* bien prononcé, vient s'ajouter le mérite d'une profession républicaine assez mal accueillie, du reste, par ceux qu'elle avait pour but de concilier.

Le prince Napoléon, dit un journal de l'extrême gauche, affirme qu'il est dévoué aux institutions républicaines. Ce n'est pas la première fois que nous entendons des bonapartistes faire de semblables déclarations. Bien fou, on en conviendra, qui se laisserait encore prendre à la parole d'un Napoléon !

C'est dur pour le prince démocrate, pour le César déclassé, reprend l'*Univers*, et d'autant plus dur que le journal qui parle ainsi n'est autre que l'*Opinion Nationale*, fondée aux beaux temps de l'empire, pour travailler l'opinion conservatrice et la disposer en faveur de l'unité italienne avec le patronage même pécuniaire du prince Napoléon.

En cela les républicains-rouges se montrent d'autant plus ingrats que le prince n'en est pas à leur faire ses premières avances. Nous ne serions pas, cependant, prêts à dire qu'ils manquent de clairvoyance, ni qu'ils aient tort de se défier des protestations égalitaires de cette ci-devant *Altesse* impériale !

P. C.

Québec, juin 1876.

LA MER ET LA FALAISE

" Es-tu ridicule ! dit autrefois une Falaise à l'Océan. Tu viens te heurter des nuits entières contre moi : tu gémis, tu grondes, tu siffles, tes vagues s'entassent les unes sur les autres pour m'éclabousser, en grand fracas, d'un peu d'écume ! Crois-tu m'ébranler par des fureurs impuissantes ! Tes flots vaincus ne finissent-ils pas toujours par se lamenter et s'apaiser à mes pieds ?

" Vois-tu, ajouta le Roc glorieux, tu es grand, immense, mais aimable seulement au repos, quand tes petites vagues glissent et jouent sur le sable. Murmure toujours, égaye la plage, endors-toi au soleil, mon ami, et ne te retourne pas dans ton lit si je résiste à tes emportements. Tu n'as pas un front de granit pour lutter contre moi."

L'Océan bravé prépara sa vengeance. Douze heures durant, se repliant sur lui-même, il ramena ses flots des grands golfes profonds, puis, les poussant devant lui, d'un coup il s'élança vers la Falaise. Les vagues, dressées comme des montagnes, roulaient en creusant des abîmes à leur base. La tempête les entrechoquait, brisait leur masse pour les relever plus puissantes, plus terribles encore. Elles s'avançaient confusément, et lorsque à la lueur des éclairs la Falaise apparut, par un effort qui fit trembler le rivage, l'Océan les souleva et les abattit sur le Roc.

L'assaut manqua. L'eau jaillit et s'éparpilla en écume sur le granit. L'attaque, maintes fois renouvelée, fut repoussée à chaque reprise et l'assaillant dut abandonner l'espoir de vaincre par la force.—" Je reviendrai, cria-t-il en s'éloignant, te détruire morceau par morceau, et j'aurai, s'il le faut, la patience de te ronger grain à grain."

Le vaincu exécuta sa menace. De douze heures en douze heures il vint, sans y manquer une seule fois, détacher quelques fragments de la base du Rocher, et ainsi creuser et miner la Falaise. Celle-ci, confiante en sa puissance, ne daignait pas s'apercevoir des lents progrès de son ennemi, et durant des siècles encore elle défia et affronta ses tempêtes. Un jour vint pourtant où ses appuis de granit se rompirent : la Falaise s'affaissa et toute la masse s'écroula dans la mer. L'Océan, non satisfait de sa victoire, anéantit jusqu'aux restes disloqués. Il les morcela, les usa, les arrondit, et maintenant, à chaque marée, il les jette et les roule sur la grève.

CH. SCHIFFER.

LES CANADIENS DE L'OUEST

JOSEPH ROLETTE

IV

Cet engagement ne fut pas le seul auquel Rolette prit part dans cette guerre.

Les américains ayant réussi à s'emparer du fort Anglais à la Prairie-du-Chien, au mois de mai 1814, sous la direction du gouverneur Clark, du Missouri, le colonel McDonald, commandant de Michillimakinac, résolut d'aller les déloger de ce poste important, situé au cœur des tribus de l'Ouest. Il organisa, dans ce but, une expédition composée principalement de Canadiens, et Rolette ne lui fut pas peu utile pour en assurer le succès.

Nous trouvons dans un mémoire du

temps, intitulé : *Relation de l'Expédition contre le Fort Shelby, sur le Mississipi*, un récit complet de cette campagne, auquel nous empruntons les passages suivants :

C'était une entreprise accompagnée de beaucoup de difficultés, et qui exigeait une combinaison d'habileté militaire, de persévérance et de prévoyance, que l'on trouve rarement dans le même homme. Les troupes que l'on pouvait détacher étaient trop peu considérables pour une pareille entreprise, et la garnison se composait d'un certain nombre d'individus qu'il était difficile d'assujettir à la discipline militaire. Il fallait traverser le désert avec une très-petite quantité de vivres, et le colonel Dixon, qui avait abandonné le fort, ne voulait pas se charger d'aller le reprendre. Malgré toutes ces difficultés, l'entreprise, une fois résolue, fut commencée avec le moindre délai possible. Le colonel MacKay (1), des *Fencibles*, fit généreusement l'offre de ses services, et le commandemant de l'expédition lui fut confié. Le colonel McDonald réunit 200 Canadiens et 150 sauvages pour enrôler ceux qui s'offriraient comme volontaires, et La Sarcelle (chef sauvage en apparence) fut envoyé en avant pour organiser des renforts partout où cela lui serait possible le long de la route.

Le 28 juin, les préparatifs étant tous terminés, nous nous embarquâmes vers midi, dans huit barges, y compris une chaloupe canonnière. Notre expédition se composait de vingt hommes des *Fencibles* du Michigan, accompagnés d'un petit canon ; de soixante volontaires canadiens avec les capitaines Rolette et Anderson, les lieutenants Brisebois et Graham, du détachement des sauvages, cinq interprètes, et quatre-vingt-deux sauvages, Sioux et Saulteurs, avec dix de leurs femmes et enfants. M. Louis Honoré remplissait les fonctions de commissaire de vivres...

Le lendemain, nous partîmes au soleil levant et nous rencontrâmes, bientôt après, trois canots montés par des Indiens, de qui nous apprîmes que La Sarcelle était arrivé à Coucheward le 27, en route pour aller faire prendre les armes aux Puants. La prudence et la vigilance de notre commandant commencèrent dès lors à se manifester. Le colonel MacKay ayant observé que la barge commandée par le capitaine Rolette était la meilleure voilière, lui ordonna de se rendre à la Baie-Verte pour y acheter des vivres et y réunir tous les sauvages que l'on pourrait rencontrer, afin que le corps principal de notre petite armée ne fût pas arrêté dans sa route...

Le 5 juillet, nous eûmes un vent favorable. Le temps, qui avait été beau jusqu'alors, s'assombrit, et le tonnerre se fit entendre. Ici eut lieu un phénomène qui mérite d'être mentionné, non-seulement par sa singularité, mais encore par l'effet qu'il eut sur les sauvages. A peu de distance, tout autour de nous, nous vîmes tomber la pluie par torrents, tandis que pas une seule goutte n'atteignit le point que nous occupions. L'ignorance des sauvages leur fit attribuer ce phénomène à la puissance de notre commandant. Aussi, depuis notre départ du lieu de campement jusqu'à notre arrivée à la Baie-Verte, ils ne cessèrent de témoigner leur joie, en poussant des cris, en chantant leurs chansons de guerre, et en remerciant le Grand Esprit de leur avoir accordé un chef de guerre qui avait un pouvoir absolu sur le ciel et les éléments. "Que ne pouvons-nous pas attendre, disaient-ils, d'un pareil chef ? Depuis notre départ de Michillimakinac, il nous a procuré un temps favorable, et maintenant il ne permet même pas que la pluie tombe sur nous. Nous espérons, jeunes gens, que lorsque vous rencontrerez les ennemis, vous vous jetterez au milieu d'eux sans rien craindre ; car notre chef les livrevra entre nos mains sans qu'il nous advienne le moindre mal." Tels furent les discours des principaux chefs jusqu'à la Baie-Verte. En arrivant à cet endroit, les miliciens et les sauvages nous reçurent par une salve, à laquelle nous répondîmes par quelques décharges de notre canon. Le capitaine Rolette, qui avait reçu ordre de prendre les devants, avait acheté à la Baie, de concert avec le capitaine Grignon, 14 pièces de bétail et 350 livres de farine...

Le 6, nous nous mîmes en route à sept heures, et laissâmes derrière nous les capitaines Rolette et Grignon pour régler quelques comptes. Le premier nous rejoignit, le soir, au portage de Kakalin.

Le 7, une partie de la brigade mit à la voile à six heures du matin, mais les capitaines Rolette et Grignon ayant été laissés en arrière pour amener le reste des troupes, nous campâmes, après avoir franchi quatre lieues seulement, aux Grosses-Roches. Les capitaines Rolette et Grignon campèrent un peu plus bas. .

Dans la matinée du 16, le lieut. Brisebois et M. A. Grignon furent envoyés de l'avant avec un détachement de sauvages, pour prendre connaissance autant que possible de la situation de l'ennemi. Le lendemain, à une heure du matin, nous nous remîmes en route jusqu'au Petit-Gris, à environ trois lieues du village de la Prairie-du-Chien, où nos éclaireurs nous attendaient. Ils avaient pris un M. Antoine Brisebois, qui nous informa que le fort Shelby était bâti sur une éminence, en arrière du village, et était protégé par six pièces de canon et par une soixantaine de soldats, en outre des officiers. Il y avait aussi dans le fleuve, en face du fort, une grande chaloupe canonnière, longue d'environ soixante pieds, portant 14 pièces de siége et 60 à 70 hommes d'équipage ; elle était hors de l'atteinte des petites armes à feu.

Après avoir obtenu ces renseignements, notre commandant forma son plan d'attaque. Nous devions débarquer au vieux fort, à environ deux milles en aval du village. Le capitaine Grignon avec sa compagnie, et le lieut. Brisebois avec les Puants, les Folles-Avoines et les Courtes-Oreilles, tous sous le commandement du lieut.-colonel MacKay, devaient former le centre. Le capitaine Rolette avec sa compagnie, et le lieut. Duncan Graham avec les Sioux, les Sacs et les Saulteurs, devaient constituer l'aile droite, et le capitaine Thomas Anderson et sa compagnie, l'aile gauche de notre petite armée.

Cette expédition, composée d'éléments si disparates, arriva à une faible distance de la Prairie-du-Chien, sans avoir été dépistée par les Américains. Comme le temps était superbe, les officiers du fort Shelby se préparaient en ce moment à aller chevaucher dans la campagne avoisinante, et la place se serait certainement rendue sans coup férir, en leur absence, si l'expédition eut différé son arrivée d'une heure ou deux.

Nicolas Boivin (2), agent des sauvages à la Prairie-du-Chien, ayant envoyé, ce jour-là, un de ses hommes, nommé Sandy, en dehors du village afin de tuer l'un de ses moutons, pour se procurer de la viande fraîche, celui-ci ne s'aventura pas loin sans découvrir l'ennemi, grâce aux habits rouges des officiers et aux pavillons anglais que déployaient fièrement les sauvages. Il revint donc en toute hâte sur ses pas, donna l'éveil, et les paisibles villageois allèrent se réfugier précipitamment dans le fort.

Une fois que les assiégeants eurent pris leurs positions, le capt. Anderson alla sommer le commandant du fort Shelby, le lieut. Perkins, de se rendre, ce que ce dernier refusa fièrement. Le combat s'engagea alors de part et d'autre avec beaucoup de vivacité. Les Canadiens firent preuve de bravoure, et on peut en dire autant des sauvages, à l'exception des Puants. Lorsque Rolette sentait l'approche d'une bordée, il criait à ses hommes d'un ton excessivement militaire : "Baissez-vous, mes hommes, baissez-vous."

Le col. MacKay allait donner l'assaut au fort lorsque le lieut. Perkins capitula, le 19 juillet au matin. Les sauvages, furieux de la résistance des Américains, auraient certainement massacré les prisonniers—"ces mauvais esprits qui s'étaient emparés de leurs terres"—sans les efforts que l'on dût faire pour les empêcher de se porter à de pareils excès.

Les pertes des Américains ne furent pas très-sérieuses, et il n'y eut du côté des assiégeants que deux hommes de tués et huit de blessés, en outre de trois sauvages qui périrent victimes de leur imprudence en s'exposant inutilement au feu de l'ennemi.

Le 22 juillet, après la revue des troupes, le capt. Anderson s'avança près de la porte principale du fort, une bouteille de vin à la main, pour lui donner le nom du commandant anglais, avec toute la solennité convenable. Lançant la bouteille contre la porte du fort, où elle se brisa en morceaux, il s'écria de sa voix la plus imposante : "Le fort Shelby a été pris, et le pavillon britannique flotte maintenant sur le fort MacKay." Et toute la troupe victorieuse de faire retentir l'air de bruyantes acclamations.

Après la capitulation du fort, le capt. Rolette fut immédiatement dépêché à Michillimakinac pour annoncer cette glorieuse nouvelle. Lorsque son bateau toucha l'île, la foule garnissait le rivage, anxieuse de connaître l'issue de la lutte. On l'interpella de suite :

"Capt. Rolette, quelle nouvelle ?

—Une grande bataille, une lutte sanglante, répondit Rolette, avec un ton grossi d'importance.

—Combien de tués ?

—Aucun.

—Combien de blessés ?

—Aucun.

—Quel combat sanglant ! " vociféra la multitude, en escortant le héros du bateau au fort.

Cette réponse n'était pas strictement conforme aux faits, car on a déjà vu que la capture du fort Shelby avait fait quelques victimes. JOSEPH TASSÉ.

(1). Le lieut.-colonel William MacKay vint faire la traite dès 1793, sur les bords de la rivière Menomonee, au service de Dominique Ducharme. Il alla se fixer ensuite à Michillimakinac, puis, après avoir fait pendant quelques années le commerce des fourrures dans la région supérieure du Mississipi, il forma partie de la compagnie du Nord-Ouest. C'était un homme actif, intelligent et d'une taille imposante. Il passa ses dernières années à Montréal, où il a laissé, entre autres descendants, l'hon. juge MacKay, de la Cour Supérieure,

(2). Le père de Nicolas Boivin (et non *Boilvan*, comme dit le colonel Ths. L. MacKenney) résidait à Québec durant la guerre de 1775-76, et fut particulièrement bienveillant pour un chirurgien américain qui avait été fait prisonnier. Lorsque ce dernier fut mis en liberté, Boivin lui donna même l'argent nécessaire pour se rendre dans sa famille. Après la guerre, Nicolas Boivin émigra dans l'Ouest pour faire la traite. Il n'eut pas de succès dans son commerce, mais il rencontra heureusement, à Saint-Louis, le chirurgien en question, qui crut devoir acquitter une dette de reconnaissance envers son père, en lui faisant obtenir la situation d'agent des Sauvages à la Prairie-du-Chien.

NOS GRAVURES

Une leçon de Géographie.—Ce pauvre instituteur peut bien avoir l'air ahuri et ennuyé. Car, tandis qu'il s'évertue à faire comprendre à l'élève qui tient la baguette, la différence entre le Rhin et le Rhône, les autres écoliers font le tapage, rient, se moquent, jouent, prennent des mouches, parlent, mais n'écoutent pas. Ceux sur les premières banquettes, cependant, ont l'air de croire que la longue baguette sert à autre chose qu'à indiquer les endroits sur la carte, et font au moins semblant de prêter attention aux explications du savant professeur. Cet intérieur d'école est très-bien réussi, et ce sont de véritables gamins, tels qu'on en voit tous les jours, qui en occupent les bancs. Il faut dire que la géographie, c'est assez intéressant, mais c'est difficile ! Nous en avons des souvenirs.... tendres. G. E. D.

Arrivée du Prince de Galles à Portsmouth.—A quatre heures moins vingt minutes, le 11 mars, Son Altesse Royale le Prince de Galles descendit l'escalier conduisant du *Sérapis* au quai, au milieu des salves d'artillerie, des fanfares militaires et des acclamations d'une foule enthousiaste. Il était suivi de la princesse et de leurs enfants. Il a bruni et maigri à son voyage, paraît-il, mais sa santé est excellente. Le maire et le conseil municipal de Portsmouth lui présentèrent une adresse, et la fille du maire offrit un bouquet à la princesse. Une cantate de bienvenue fut exécutée sous la direction de Sir Julius Bénédict, qui en était aussi l'auteur ; après quoi, le prince et sa suite continuèrent leur voyage vers la métropole. G. E. D.

Salon : Le tribut d'Athènes au Minotaure.—Nous sommes en pleine mythologie, à l'époque des âges héroïques. Thésée n'est pas encore né, et on conduit au Minotaure son tribut annuel, sept jeunes filles. La barque arrive, et un guerrier placé à l'avant sonne de la trompe pour annoncer l'arrivée de sa proie au monstre que l'on voit vaguement apparaître dans l'ombre, effroyable, hideux... Dans la barque, la scène est désolée. Elles ont peut-être eu du courage, ces pauvres enfants, en partant, en songeant que ce sacrifice était utile à la patrie ; mais à mesure que le danger approche, ce courage s'en va ; on arrive, la femme reparait avec ses faiblesses et—chose très-fièrement rendue par le peintre—avec ses défauts.

Dans ce premier groupe, une des jeunes fille est étendue inanimée dans les bras de sa compagne et semble lui dire : "Sauve-moi, défends-moi..." Jamais je n'ai mieux compris qu'en regardant l'expression de cette physionomie, le mot : mourir de peur. L'autre vierge, chez laquelle subsiste encore la curiosité, regarde le monstre, et c'eût été une maîtresse femme, car cela n'a pas l'air de trop l'effrayer. En revanche, dans le second groupe, une des victimes a voulu voir aussi ; elle pousse un cri d'horreur, fait un geste d'effroi et serre nerveusement la main de sa compagne qui, par un mouvement bien féminin et bien vrai, se rejette en arrière comme pour échapper aux regards de la bête, et soutient sur son épaule sa sœur qui frissonne.

Plus loin, une autre enfant, les cheveux épars et flottants dans l'eau, se cache le visage dans son bras recourbé qu'elle appuie sur le rebord du bateau, pendant que derrière elle, un peu dans l'ombre, une dernière jeune fille écrasée, repliée sur elle-même, semble hébétée par le désespoir.

Le nocher, lui, contemple cette scène d'un air stoïque sous lequel paraît une certaine pitié, et, au-dessus de tous les désespoirs, plane, sculptée dans le marbre du monument, la tête hideusement effarée d'un bœuf couronné et entouré de médailles. Encore un dieu, probablement ! A cette époque, il n'y avait que cela !

Le fort Pelly.—Ce fort est situé sur une élévation de terre, à 102½ degrés de longitude, et 51¾ de latitude. Son nom est celui d'un membre de la compagnie de la Baie-d'Hudson. Ce fort date de 1845, et se trouve à un demi-mille de la rivière Assiniboine, au Coude—*Mitooskionn*. Il occupe à peu près cent verges de front sur la même profondeur ; cet espace est entouré d'un mur en bois de 12 pieds de hauteur, percé de trois portes. La porte de devant est surmontée d'un observatoire qui la dépasse de 10 pieds, et qui soutient un mât de 50 pieds, au bout duquel, les dimanches et jours de fête, flotte le pavillon de la compagnie de la Baie-d'Hudson. Du sommet de l'observatoire, la vue s'étend sur le panorama de l'Assiniboine et la vallée qu'elle parcourt. Vis-à-vis la porte principale est située la résidence de l'officier en charge du fort ; c'est une bonne maison, bien divisée, de 30x50 pieds. A gauche est une vieille bâtisse, dont une moitié sert de chapelle et l'autre de magasin. En arrière, l'on voit trois autres magasins de la compagnie de la Baie-d'Hudson, 60x30 pieds. Le mur de bois, l'observatoire et le mât furent érigés sous la direction de M. A. McBeath, *chief-factor* de la compagnie de la Baie-d'Hudson, maintenant en charge du fort Pelly. En dehors du fort, d'un côté, sont les maisons pour les journaliers employés par la compagnie, de l'autre, les étables. Quelques arpents autour du fort sont en culture, et donnent une provision de pommes de terre, de blé-d'inde et autres légumes. Le chêne, l'érable, l'épinette, le peuplier et autres arbres forestiers croissent en abondance en arrière du fort et le long du chemin. On y fait déjà du sucre et du sirop d'érable. Dans les vallons, le foin est abondant, la terre bonne et légère. La population se compose de dix ou douze familles écossaises et anglaises, et des tribus sauvages, dont un bon nombre cultivent la terre. Les sauvages font la chasse tout l'hiver, et reviennent avec des fourrures qu'il ne vendent qu'à la compagnie de la Baie-d'Hudson, à laquelle ils sont très-attachés. L'hiver est long, mais sec et salubre. Quatre chemins se rencontrent à Pelly, l'un venant du fort Ellice, un autre du *Shoal Lake*, le troisième de Carleton et le quatrième de la Police Montée. L'Assiniboine se passe au gué à l'endroit nommé le Coude, où la rivière n'a que 55 verges de large et de un à deux pieds de profondeur, avec un fond sablonneux. Il y a deux chemins de Winnipeg à Pelly, la distance étant de 280 à 300 milles. En voiture légère on s'y rend en six jours ; les charrettes en prennent douze. Le service postal se fait régulièrement, et les communications télégraphiques s'étendent jusqu'aux casernes de la Police Montée, 9 milles plus loin que le fort Pelly.

Ces détails, ainsi que le dessin que nous publions, sont dus à la politesse de M. H. Martineau, de Sainte-Anne-la-Pocatière, lieutenant de l'infanterie légère de Manitoba, qui arrive de ces lointains parages, et doit y retourner incessamment.

Une nouvelle définition du cordonnier.

CORDONNIER : Qui donne des cors.

Fantaisiste, mais exact.

* * *

Une définition :

JEU.—Une distraction, dont les oisifs ont eu le talent de faire un travail.

* * *

NEIGE RETARDATAIRE.—On télégraphiait de Portland (New-Hampshire) le 30 mai :

Il est tombé ce matin quatre pouces de neige sur les montagnes Folly, sur la ligne du chemin de fer intercolonial.

* * *

BONNES PENSÉES.—Les bonnes pensées produisent dans l'âme la plus grossière, lors même qu'elles n'y pénètrent qu'un instant, l'effet d'un pur soleil dans l'obscure demeure du pauvre. Elles l'assainissent, elle la parent, elles la remplissent de grandes et sereines clartés, dont la trace reste à jamais ineffaçable. GÉRARD.

"Misérable ! veux-tu donc !" (p. 292, col. III.)

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

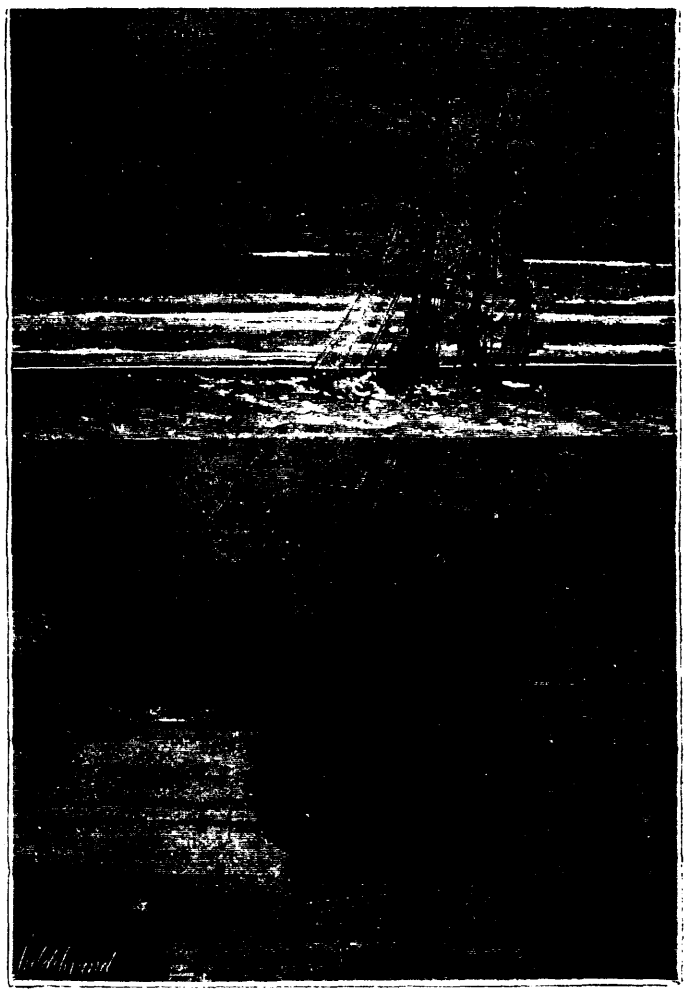
CHAPITRE XXI

UNE HÉCATOMBE

Cette façon de dire, l'imprévu de cette scène, cet historique du navire patriote froidement raconté d'abord, puis l'émotion avec laquelle l'étrange personnage avait prononcé ses dernières paroles, ce nom de *Vengeur*, dont la signification ne pouvait m'échapper, tout se réunissait pour frapper profondément mon esprit. Mes regards ne quittaient plus le capitaine. Lui, les mains tendues vers la mer, considérait d'un œil ardent la glorieuse épave. Peut-être ne devais-je jamais savoir qui il était, d'où il venait, où il allait, mais je voyais de plus en plus l'homme se dégager du savant. Ce n'était pas une misanthropie commune qui avait enfermé dans les flancs du *Nautilus* le capitaine Nemo et ses compagnons, mais une haine monstrueuse ou sublime que le temps ne pouvait affaiblir.

Cette haine cherchait-elle encore des vengeances ? L'avenir devait bientôt me l'apprendre.

Cependant, le *Nautilus* remontait lentement vers la surface de la mer, et je vis disparaître peu à peu les formes confuses du *Vengeur*. Bientôt un léger roulis m'indiqua que nous flottions à l'air libre.



L'énorme vaisseau s'enfonçait lentement (p. 293, col. II.)

En ce moment, une sourde détonation se fit entendre. Je regardai le capitaine. Le capitaine ne bougea pas.

" Capitaine ? " dis-je.

Il ne répondit pas.

Je le quittai et montai sur la plateforme. Conseil et le Canadien m'y avaient précédé.

" D'où vient cette détonation ? demandai-je.

—Un coup de canon," répondit Ned Land.

Je regardai dans la direction du navire que j'avais aperçu. Il s'était rapproché du *Nautilus* et l'on voyait qu'il forçait de vapeur. Six milles le séparaient de nous.

" Quel est ce bâtiment, Ned ?

—A son gréement, à la hauteur de ses bats mâts, répondit le Canadien, je parierais pour un navire de guerre. Puisse-t-il venir sur nous et couler, s'il le faut, ce damné *Nautilus !*

—Ami Ned, répondit Conseil, quel mal peut-il faire au *Nautilus ?* Ira-t-il l'attaquer sous les flots ? Ira-t-il le canonner au fond des mers ?

—Dites-moi, Ned, demandai-je, pouvez-vous reconnaître la nationalité de ce bâtiment ? "

Le Canadien, fronçant ses sourcils, abaissant ses paupières, plissant ses yeux aux angles, fixa pendant quelques instants le navire de toute la puissance de son regard.

" Non, monsieur, répondit-il. Je ne saurais reconnaître à quelle nation il appartient. Son pavillon n'est pas hissé. Mais je puis affirmer que c'est un navire de guerre, car une longue flamme se déroule à l'extrémité de son grand mât."

Pendant un quart d'heure, nous continuâmes d'observer le bâtiment, qui se dirigeait vers nous. Je ne pouvais admettre, cependant, qu'il eût reconnu le *Nautilus* à cette distance, encore moins qu'il sût ce qu'était cet engin sous-marin.

Bientôt le Canadien m'annonça que ce bâtiment était un grand vaisseau de guerre, à éperon, un deux-ponts cuirassé. Une épaisse fumée noire s'échappait de ses deux cheminées. Ses voiles serrées se confondaient avec la ligne des vergues. Sa corne ne portait aucun pavillon. La distance empêchait encore de distinguer les couleurs de sa flamme, qui flottait comme un mince ruban.

Il s'avançait rapidement. Si le capitaine Nemo le laissait approcher, une chance de salut s'offrait à nous.

" Monsieur, me dit Ned Land, que ce bâtiment nous passe à un mille, je me jette à la mer, et je vous engage à faire comme moi."

Je ne répondis pas à la proposition du Canadien, et je continuai de regarder le navire qui grandissait à vue d'œil. Qu'il fût anglais, français, américain ou russe, il était certain qu'il nous accueillerait, si nous pouvions gagner son bord.

" Monsieur voudra bien se rappeler, dit alors Conseil, que nous avons quelque expérience de la natation. Il peut se reposer sur moi du soin de le remorquer vers ce navire, s'il lui convient de suivre l'ami Ned."

J'allais répondre, lorsqu'une vapeur blanche jaillit à l'avant du vaisseau de guerre. Puis, quelques secondes plus tard, les eaux, troublées par la chute d'un corps pesant, éclaboussèrent l'arrière du *Nautilus*. Peu après, une détonation frappait mon oreille.

" Comment ? ils tirent sur nous ! m'écriai-je.

—Braves gens ! murmura le Canadien.

—Ils ne nous prennent donc pas pour des naufragés accrochés à une épave !

—N'en déplaise à monsieur...—Bon, fit Conseil en secouant l'eau qu'un nouveau boulet avait fait jaillir jusqu'à lui—n'en déplaise à monsieur, ils ont reconnu le narwal, et ils canonnent le narwal.

—Mais ils doivent bien voir, m'écriai-je, qu'ils ont affaire à des hommes.

—C'est peut-être pour cela ! " répondit Ned Land en me regardant.

Toute une révélation se fit dans mon esprit. Sans doute, on savait à quoi s'en tenir maintenant sur l'existence du prétendu monstre. Sans doute, dans son abordage avec l'*Abraham-Lincoln*, lorsque le Canadien le frappa de son harpon, le commandant Farragut avait reconnu que le narwal était un bateau sous-marin, plus dangereux qu'un cétacé surnaturel ?

Oui, cela devait être ainsi, et sur toutes les mers, sans doute, on poursuivait maintenant ce terribre engin de destruction !

Terrible en effet, si, comme on pouvait le supposer, le capitaine Nemo employait le *Nautilus* à une œuvre de vengeance ! Pendant cette nuit, lorsqu'il nous emprisonna dans la cellule, au milieu de l'océan Indien, ne s'était-il pas attaqué à quelque navire ? Cet homme enterré maintenant dans le cimetière de corail, n'avait-il pas été victime du choc provoqué par le *Nautilus ?* Oui, je le répète, il en devait être ainsi. Une partie de la mystérieuse existence du capitaine Nemo se dévoilait. Et si son identité n'était pas reconnue, du moins, les nations, coalisées contre lui, chassaient maintenant, non plus un être chimérique, mais un homme qui leur avait voué une haine implacable !

Tout ce passé formidable apparut à mes yeux. Au lieu de rencontrer des amis sur ce navire qui s'approchait, nous n'y pouvions trouver que des ennemis sans pitié.

Cependant, les boulets se multipliaient autour de nous. Quelques-uns, rencontrant la surface liquide, s'en allaient par ricochet se perdre à des distances considérables. Mais aucun n'atteignit le *Nautilus*.

Son regard semblait l'attirer (p. 293, col. I.)

Le navire cuirassé n'était plus alors qu'à trois milles. Malgré la violente canonnade, le capitaine Nemo ne paraissait pas sur la plateforme. Et cependant, l'un de ces boulets coniques, frappant normalement la coque du *Nautilus*, lui eût été fatal.

Le Canadien me dit alors :

" Monsieur, nous devons tout tenter pour nous tirer de ce mauvais pas. Faisons des signaux ! Mille diables ! On comprendra peut-être que nous sommes d'honnêtes gens ! "

Ned Land prit son mouchoir pour l'agiter dans l'air. Mais il l'avait à peine déployé, que, terrassé par une main de fer, malgré sa force prodigieuse, il tombait sur le pont.

" Misérable, s'écria le capitaine, veux-tu donc que je te cloue sur l'éperon du *Nautilus* avant qu'il ne se précipite contre ce navire ! "

Le capitaine Nemo, terrible à entendre, était plus terrible encore à voir. Sa face avait pâli sous les spasmes de son cœur, qui avait dû cesser de battre un instant. Ses pupilles s'étaient contractées effroyablement. Sa voix ne parlait plus, elle rugissait. Le corps penché en avant, il tordait sous sa main les épaules du Canadien.

Puis, l'abandonnant et se retournant vers le vaisseau de guerre dont les boulets pleuvaient autour de lui :

" Ah ! tu sais qui je suis, navire d'une nation maudite ! s'écria-t-il de sa voix puissante. Moi, je n'ai pas eu besoin de tes couleurs pour te reconnaître ! Regarde ! Je vais te montrer les miennes ! "

Et le capitaine Nemo déploya à l'avant de la plateforme un pavillon noir, semblable à celui qu'il avait déjà planté au pôle sud.

A ce moment, un boulet frappant obliquement la coque du *Nautilus*,

Le canot lancé au milieu du tourbillon (p. 294, col. I.)

sans l'entamer, et passant par ricochet près du capitaine, alla se perdre en mer.

Le capitaine Nemo haussa les épaules. Puis, s'adressant à moi :

" Descendez, me dit-il d'un ton bref, descendez, vous et vos compagnons.

—Monsieur, m'écriai-je, allez-vous donc attaquer ce navire ?

—Monsieur, je vais le couler.

—Vous ne ferez pas cela !

—Je le ferai, répondit froidement le capitaine Nemo. Ne vous avisez pas de me juger, monsieur. La fatalité vous montre ce que vous ne deviez pas voir. L'attaque est venue. La riposte sera terrible. Rentrez.

—Ce navire, quel est-il ?

—Vous ne le savez pas ? Eh bien ! tant mieux ! Sa nationalité, du moins, restera un secret pour vous. Descendez."

Le Canadien, Conseil et moi, nous ne pouvions qu'obéir. Une quinzaine de marins du *Nautilus* entouraient le capitaine et regardaient avec un implacable sentiment de haine ce navire qui s'avançait vers eux. On sentait que le même souffle de vengeance animait toutes ces âmes.

Je descendis au moment où un nouveau projectile éraillait encore la coque du *Nautilus*, et j'entendis le capitaine s'écrier :

" Frappe, navire insensé ! Prodigue tes inutiles boulets ! Tu n'échapperas pas à l'éperon du *Nautilus*. Mais ce n'est pas à cette place que tu dois périr ! Je ne veux pas que tes ruines aillent se confondre avec les ruines du *Vengeur !* "

Je regagnai ma chambre. Le capitaine et son second étaient restés sur la plateforme. L'hélice fut mise en mouvement. Le *Nautilus*, s'éloignant avec vitesse, se mit hors de la portée des boulets du vaisseau. Mais la poursuite continua, et le capitaine Nemo se contenta de maintenir sa distance.

Vers quatre heures du soir, ne pouvant contenir l'impatience et l'inquiétude qui me dévoraient, je revins vers l'escalier central. Le panneau était ouvert. Je me hasardai sur la plateforme. Le capitaine s'y promenait encore d'un pas agité. Il regardait le navire qui lui restait sous le vent à cinq ou six milles. Il tournait autour de lui comme une bête fauve, et l'attirant vers l'est, il se laissait poursuivre. Cependant, il n'attaquait pas. Peut-être hésitait-il encore ?

Je voulus intervenir une dernière fois. Mais j'avais à peine interpellé le capitaine Nemo, que celui-ci m'imposant silence :

" Je suis le droit, je suis la justice ! me dit-il. Je suis l'opprimé, et voilà l'oppresseur ! C'est par lui que tout ce que j'ai aimé, chéri, vénéré, patrie, femme, enfants, mon père, ma mère, j'ai vu tout périr ! Tout ce que je hais est là ! Taisez-vous ! "

Je portai un dernier regard vers le vaisseau de guerre qui forçait de vapeur. Puis, je rejoignis Ned et Conseil.

" Nous fuirons ! m'écriai-je.

—Bien, fit Ned. Quel est ce navire ?

—Je l'ignore. Mais, quel qu'il soit, il sera coulé avant la nuit. En tout cas, mieux vaut périr avec lui que de se faire les complices de représailles dont on ne peut pas mesurer l'équité.

—C'est mon avis, répondit froidement Ned Land. Attendons la nuit."

La nuit arriva. Un profond silence régnait à bord. La boussole indiquait que le *Nautilus* n'avait pas modifié sa direction. J'entendais le battement de son hélice qui frappait les flots avec une rapide régularité. Il se tenait à la surface des eaux, et un léger roulis le portait tantôt sur un bord, tantôt sur un autre.

Mes compagnons et moi, nous avions résolu de fuir au moment où le vaisseau serait assez rapproché, soit pour nous faire entendre, soit pour nous faire voir, car la lune, qui devait être pleine trois jours plus tard, resplendissait. Une fois à bord de ce navire, si nous ne pouvions prévenir le coup qui le menaçait, du moins nous ferions tout ce que les circonstances nous permettaient de tenter. Plusieurs fois, je crus que le *Nautilus* se disposait pour l'attaque. Mais il se contentait de laisser se rapprocher son adversaire, et, peu de temps après, il reprenait son allure de fuite.

Une partie de la nuit se passa sans incident. Nous guettions l'occasion d'agir. Nous parlions peu, étant trop émus. Ned Land aurait voulu se précipiter à la mer. Je le forçai d'attendre. Suivant moi, le *Nautilus* devait attaquer le deux-ponts à la surface des flots, et alors il serait non-seulement possible, mais facile de s'enfuir.

A trois heures du matin, inquiet, je montai sur la plateforme. Le capitaine Nemo ne l'avait pas quittée. Il était debout, à l'avant, près de son pavillon, qu'une légère brise déployait au-dessus de sa tête. Il ne quittait pas le vaisseau des yeux. Son regard, d'une extraordinaire intensité, semblait l'attirer, le fasciner, l'entraîner plus sûrement que s'il lui eut donné la remorque !

La lune passait alors au méridien. Jupiter se levait dans l'est. Au milieu de cette paisible nature, le ciel et l'Océan rivalisaient de tranquillité, et la mer offrait à l'astre des nuits le plus beau miroir qui eût jamais reflété son image.

Et quand je pensais à ce calme profond des éléments, comparé à toutes ces colères qui couvaient dans les flancs de l'imperceptible *Nautilus*, je sentais frissonner tout mon être.

Le vaisseau se tenait à deux milles de nous. Il s'était rapproché, marchant toujours vers cet éclat phosphorescent qui signalait la présence du *Nautilus*. Je vis ses feux de position, vert et rouge, et son fanal blanc suspendu au grand étai de misaine. Une vague réverbération éclairait son gréement et indiquait que les feux étaient poussés à outrance. Des gerbes d'étincelles, des scories de charbon enflammés, s'échappant de ses cheminées, étoilaient l'atmosphère.

Je demeurai ainsi jusqu'à six heures du matin, sans que le capitaine Nemo eût paru m'apercevoir. Le vaisseau nous restait à un mille et demi, et, avec les premières lueurs du jour, sa canonnade recommença. Le moment ne pouvait être éloigné où, le *Nautilus* attaquant son adversaire, mes compagnons et moi, nous quitterions pour jamais cet homme que je n'osais juger.

Je me disposais à descendre afin de les prévenir, lorsque le second monta sur la plateforme. Plusieurs marins l'accompagnaient. Le capitaine Nemo ne les vit pas ou ne voulut pas les voir. Certaines dispositions furent prises qu'on aurait pu appeler " le branle-bas de combat " du *Nautilus*. Elles étaient très-simples. La filière qui formait la balustrade autour de la plateforme fut abaissée. De même, les cages du fanal et du timonnier rentrèrent dans la coque de manière à l'affleurer seulement. La surface du long cigare de tôle n'offrait plus une seule saillie qui pût gêner sa manœuvre.

Je revins au salon. Le *Nautilus* émergeait toujours. Quelques lueurs matinales s'infiltraient dans la couche liquide. Sous certaines ondulations des lames, les vitres s'animaient des rougeurs du soleil levant. Ce terrible jour du 2 juin se levait.

A cinq heures, le loch m'apprit que la vitesse du *Nautilus* se modérait. Je compris qu'il se laissait approcher. D'ailleurs, les détonations se faisaient plus violemment entendre. Les boulets labouraient l'eau ambiante et s'y vissaient avec un sifflement singulier.

" Mes amis, dis-je, le moment est venu. Une poignée de main, et que Dieu nous garde ! "

Ned Land était résolu, Conseil calme, moi nerveux, me contenant à peine.

Nous passâmes dans la bibliothèque. Au moment où je poussais la porte qui s'ouvrait sur la cage de l'escalier central, j'entendis le panneau supérieur se fermer brusquement.

Le Canadien s'élança sur les marches, mais je l'arrêtai. Un sifflement bien connu m'apprenait que l'eau pénétrait dans les réservoirs du bord. En effet, en peu d'instants, le *Nautilus* s'immergea à quelques mètres au-dessous de la surface des flots.

Je compris sa manœuvre. Il était trop tard pour agir. Le *Nautilus* ne songeait pas à frapper le deux-ponts dans son impénétrable cuirasse, mais au-dessous de sa ligne de flottaison, là où la carapace métallique ne protége plus le bordé.

Nous étions emprisonnés de nouveau, témoins obligés du sinistre drame qui se préparait. D'ailleurs, nous eûmes à peine le temps de réfléchir. Réfugiés dans ma chambre, nous nous regardions sans prononcer une parole. Une stupeur profonde s'était emparée de mon esprit. Le mouvement de la pensée s'arrêtait en moi. Je me trouvais dans cet état pénible qui précède l'attente d'une détonation épouvantable. J'attendais, j'écoutais, je ne vivais que par le sens de l'ouïe !

Cependant, la vitesse du *Nautilus* s'accrut sensiblement. C'était son élan qu'il prenait ainsi. Toute sa coque frémissait.

Soudain, je poussai un cri. Un choc eut lieu, mais relativement léger. Je sentis la force pénétrante de l'éperon d'acier. J'entendis des éraillements, des râclements. Mais le *Nautilus*, emporté par sa puissance de propulsion, passait au travers de la masse du vaisseau comme l'aiguille du voilier à travers la toile !

Je ne pus y tenir. Fou, éperdu, je m'élançai hors de ma chambre et me précipitai dans le salon.

Le capitaine Nemo était là. Muet, sombre, implacable, il regardait par le panneau de bâbord.

Une masse énorme sombrait sous les eaux, et pour ne rien perdre de son agonie, le *Nautilus* descendait dans l'abîme avec elle. A dix mètres de moi, je vis cette coque entr'ouverte, où l'eau s'enfonçait avec un bruit de tonnerre, puis la double ligne des canons et les bastingages. Le pont était couvert d'ombres noires qui s'agitaient.

L'eau montait. Les malheureux s'élançaient dans les haubans, s'accrochaient aux mâts, se tordaient sous les eaux. C'était une fourmillière humaine surprise par l'envahissement d'une mer !

Paralysé, raidi par l'angoisse, les cheveux hérissés, l'œil démesurément ouvert, la respiration incomplète, sans souffle, sans voix, je regardais, moi aussi ! Une irrésistible attraction me collait à la vitre !

L'énorme vaisseau s'enfonçait lentement. Le *Nautilus*, le suivant, épiait tous ses mouvements. Tout à coup, une explosion se produisit. L'air comprimé fit voler les ponts du bâtiment comme si le feu eût pris aux soutes. La poussée des eaux fut telle que le *Nautilus* dévia.

Alors le malheureux navire s'enfonça plus rapidement. Ses hunes, chargées de victimes, apparurent, ensuite ses barres, pliant sous des grappes d'hommes, enfin le sommet de son grand mât. Puis, la masse sombre disparut, et avec elle cet équipage de cadavres entraînés par un formidable remous.....

Je me retournai vers le capitaine Nemo. Ce terrible justicier, véritable archange de la haine, regardait toujours. Quand tout fut fini, le capitaine Nemo, se dirigeant vers la porte de sa chambre, l'ouvrit et entra. Je le suivis des yeux.

Sur le panneau du fond, au-dessous des portraits de ses héros, je vis le portrait d'une femme jeune encore et de deux petits enfants. Le capitaine Nemo les regarda pendant quelques instants, leur tendit les bras, et, s'agenouillant, il fondit en sanglots.

—

CHAPITRE XXII

LES DERNIÈRES PAROLES DU CAPITAINE NEMO

Les panneaux s'étaient refermés sur cette vision effrayante, mais la lumière n'avait pas été rendue au salon. A l'intérieur du *Nautilus*, ce n'étaient que ténèbres et silence. Il quittait ce lieu de désolation, à cent pieds sous les eaux, avec une rapidité prodigieuse. Où allait-il ? Au nord ou au sud ? Où fuyait cet homme après cette horrible représaille ?

J'étais rentré dans ma chambre où Ned et Conseil se tenaient silencieusement. J'éprouvais une insurmontable horreur pour le capitaine Nemo. Quoi qu'il eût souffert de la part des hommes, il n'avait pas le droit de punir ainsi. Il m'avait fait, sinon le complice, du moins le témoin de ses vengeances ! C'était déjà trop.

A onze heures, la clarté électrique réapparut. Je passai dans le salon. Il était désert. Je consultai les divers instruments. Le *Nautilus* fuyait dans le nord avec une rapidité de vingt-cinq milles à l'heure, tantôt à la surface de la mer, tantôt à trente pieds au-dessous.

Relèvement fait sur la carte, je vis que nous passions à l'ouvert de la Manche, et que notre direction nous portait vers les mers boréales avec une incomparable vitesse.

A peine pouvais-je saisir à leur rapide passage des squales au long nez ; des squales-marteaux, des roussettes qui fréquentent ces eaux, de grands aigles de mer ; des nuées d'hippocampes, semblables aux cavaliers du jeu d'échec ; des anguilles, s'agitant comme les serpenteaux d'un feu d'artifice ; des armées de crabes qui fuyaient obliquement en croisant leurs pinces sur leur carapace ; enfin des troupes de marsouins qui luttaient de rapidité avec le *Nautilus*. Mais d'observer, d'étudier, de classer, il n'était plus question alors.

Le soir, nous avions franchi deux cents lieues de l'Atlantique. L'ombre se fit, et la mer fut envahie par les ténèbres jusqu'au lever de la lune.

Je regagnai ma chambre. Je ne pus dormir. J'étais assailli de cauchemars. L'horrible scène de destruction se répétait dans mon esprit.

Depuis ce jour, qui pourra dire jusqu'où nous entraîna le *Nautilus* dans ce bassin de l'Atlantique nord ? Toujours avec une vitesse inappréciable ! Toujours au milieu des brumes hyperboréennes ! Toucha-t-il aux pointes du Spitzberg, aux accores de la Nouvelle-Zembie ? Parcourut-il ces mers ignorées, la mer Blanche, la mer de Kara, le golfe de l'Obi, l'archipel de Liarrov, et ces rivages inconnus de la côte asiatique ? Je ne saurais le dire. Le temps qui s'écoulait, je ne pouvais plus l'évaluer. L'heure avait été suspendue aux horloges du bord. Il semblait que la nuit et le jour, comme dans les contrées polaires, ne suivaient plus leur cours régulier. Je me sentais entraîné dans ce domaine de l'étrange où se mouvait à l'aise l'imagination surmenée d'Edgard Poë. A chaque instant, je m'attendais à voir, comme le fabuleux Gordon Pym, " cette figure humaine voilée, de proportion beaucoup plus vaste que celle d'aucun habitant de la terre, jetée en travers de cette cataracte qui défend les abords du pôle ! "

J'estime—mais je me trompe peut-être—j'estime que cette course aventureuse du *Nautilus* se prolongea pendant quinze ou vingt jours, et je ne sais ce qu'elle aurait duré, sans la catastrophe qui termina ce voyage. Du capitaine Nemo, il n'était plus question. De son second, pas davantage. Pas un homme de l'équipage ne fut visible un seul instant. Presque incessamment, le *Nautilus* flottait sous les eaux. Quand il remontait à leur surface afin de renouveler son air, les panneaux s'ouvraient ou se refermaient automatiquement. Plus de point reporté sur le planisphère. Je ne savais où nous étions.

Je dirai aussi que le Canadien, à bout de forces et de patience, ne paraissait plus. Conseil ne pouvait en tirer un seul mot, et craignait que, dans un accès de délire et sous l'empire d'une nostalgie effrayante, il ne se tuât. Il le surveillait donc avec un dévouement de tous les instants.

On comprend que, dans ces conditions, la situation n'était plus tenable.

Un matin—à quelle date, je ne saurais le dire—je m'étais assoupi vers les premières heures du jour, assoupissement pénible et maladif. Quand je m'éveillai, je vis Ned Land se pencher sur moi, et je l'entendis me dire à voix base :

" Nous allons fuir ! "

Je me redressai.

" Quand fuyons-nous ? demandai-je.

—La nuit prochaine. Toute surveillance semble avoir disparu du *Nautilus*. On dirait que la stupeur règne à bord. Vous serez prêt, monsieur ?

—Oui. Où sommes-nous !

—En vue de terres que je viens de relever ce matin au milieu des brumes, à vingt milles dans l'est.

—Quelles sont ces terres ?

—Je l'ignore, mais quelles qu'elles soient, nous nous y réfugierons.

—Oui ! Ned. Oui, nous fuirons cette nuit, dût la mer nous engloutir !

—La mer est mauvaise, le vent violent, mais vingt milles à faire dans cette légère embarcation du *Nautilus* ne m'effraient pas. J'ai pu y transporter quelques vivres et quelques bouteilles d'eau à l'insu de l'équipage.

—Je vous suivrai.

—D'ailleurs, ajouta le Canadien, si je suis surpris, je me défends, je me fais tuer.

—Nous mourrons ensemble, ami Ned."

J'étais décidé à tout. Le Canadien me quitta. Je gagnai la plateforme, sur laquelle je pouvais à peine me maintenir contre le choc des lames. Le ciel était menaçant, mais puisque la terre était là dans ces brumes épaisses, il fallait fuir. Nous ne devions perdre ni un jour ni une heure.

Je revins au salon, craignant et désirant tout à la fois de rencontrer le capitaine Nemo, voulant et ne voulant plus le voir. Que lui aurais-je dit ? Pouvais-je lui cacher l'involontaire horreur qu'il m'inspirait ? Non ! Mieux valait ne pas me trouver face à face avec lui ! Mieux valait l'oublier ! Et pourtant !

Combien fut longue cette journée, la dernière que je dusse passer à bord du *Nautilus !* Je restais seul. Ned Land et Conseil évitaient de me parler par crainte de se trahir.

A six heures, je dînai, mais je n'avais pas faim. Je me forçai à manger, malgré mes répugnances, ne voulant pas m'affaiblir.

A six heures et demie, Ned Land entra dans ma chambre. Il me dit :

" Nous ne nous reverrons pas avant notre départ. A dix heures, la lune ne sera pas encore levée. Nous profiterons de l'obscurité. Venez au canot. Conseil et moi, nous vous y attendrons."

Puis le Canadien sortit, sans m'avoir donné le temps de lui répondre.

Je voulus vérifier la direction du *Nautilus*. Je me rendis au salon. Nous courions nord-nord-est avec une vitesse effrayante, par cinquante mètres de profondeur.

Je jetai un dernier regard sur ces merveilles de la nature, sur ces richesses de l'art entassées dans ce musée, sur cette collection sans rivale destinée à périr un jour au fond des mers avec celui qui l'avait formée. Je voulus fixer dans mon esprit une impression suprême. Je restai une heure ainsi, baigné dans les effluves du plafond lumineux, et passant en revue ces trésors resplendissant sous leurs vitrines. Puis, je revins à ma chambre.

Là, je revêtis de solides vêtements de mer. Je rassemblai mes notes et les serrai précieusement sur moi. Mon cœur battait avec force. Je ne pouvais en comprimer les pulsations. Certainement, mon trouble, mon agitation m'eussent trahi aux yeux du capitaine Nemo.

Que faisait-il en ce moment ? J'écoutai à la porte de sa chambre. J'entendis un bruit de pas. Le capitaine Nemo était là. Il ne s'était pas couché. A chaque mouvement, il me semblait qu'il allait m'apparaître et me demander pourquoi je voulais fuir ! J'éprouvais des alertes incessantes. Mon imagination les grossissait. Cette impression devint si poignante que je me demandai s'il ne valait pas mieux entrer dans la chambre du capitaine, le voir face à face, le braver du geste et du regard !

C'était une inspiration de fou. Je me retins heureusement, et je m'étendis sur mon lit pour apaiser en moi les agitations du corps. Mes nerfs se calmèrent un peu, mais, le cerveau surexcité, je revis dans un rapide souvenir toute mon existence à bord du *Nautilus*, tous les incidents heureux ou malheureux qui l'avaient traversée depuis ma disparition de l'*Abraham-Lincoln*, les chasses sous-marines, le détroit de Torrès, les sauvages de la Papouasie, l'échouement, le cimetière de corail, le passage de Suez, l'île de Santorin, le plongeur crétois, la baie du Vigo, l'Atlantide, la banquise, le pôle sud, l'emprisonnement dans les glaces, le combat des poulpes, la tempête du Gulf-Stream, le *Vengeur*, et cette horrible scène du vaisseau coulé avec son équipage !... Tous ces événements passèrent devant mes yeux, comme ces toiles de fond qui se déroulent à l'arrière-plan d'un théâtre. Alors le capitaine Nemo grandissait démesurément dans ce milieu étrange. Son type s'accentuait et prenait des proportions surhumaines. Ce n'était plus mon semblable, c'était l'homme des eaux, le génie des mers.

Il était alors neuf heures et demie. Je tenais ma tête à deux mains pour l'empêcher d'éclater. Je fermais les yeux. Je ne voulais plus penser. Une demi-heure d'attente encore ! Une demi-heure d'un cauchemar qui pouvait me rendre fou !

En ce moment, j'entendis les vagues accords de l'orgue, une harmonie triste sous un chant indéfinissable, véritables plaintes d'une âme qui veut briser ses liens terrestres. J'écoutai par tous mes sens à la fois, respirant à peine, plongé comme le capitaine Nemo dans ces extases musicales qui l'entraînaient hors des limites de ce monde.

Puis, une pensée soudaine me terrifia. Le capitaine Nemo avait quitté sa chambre. Il était dans ce salon que je devais traverser pour fuir. Là, je le rencontrerais une dernière fois. Il me verrait, il me parlerait peut-être ! Un geste de lui pouvait m'anéantir, un seul mot, m'enchaîner à son bord !

Cependant, dix heures allaient sonner. Le moment était venu de quitter ma chambre et de rejoindre mes compagnons.

Il n'y avait pas à hésiter, dût le capitaine Nemo se dresser devant moi. J'ouvris ma porte avec précaution, et cependant, il me sembla qu'en tournant sur ses gonds, elle faisait un bruit effrayant. Peut-être ce bruit n'existait-il que dans mon imagination !

Je m'avançai en rampant à travers les coursives obscures du *Nautilus*, m'arrêtant à chaque pas pour comprimer les battements de mon cœur.

J'arrivai à la porte angulaire du salon. Je l'ouvris doucement. Le salon était plongé dans une obscurité profonde. Les accords de l'orgue raisonnaient faiblement. Le capitaine Nemo était là. Il ne me voyait pas. Je crois même qu'en pleine lumière, il ne m'eût pas aperçu, tant son extase l'absorbait tout entier.

Je me traînai sur le tapis, évitant le moindre heurt dont le bruit eût put trahir ma présence. Il me fallut cinq minutes pour gagner la porte du fond qui donnait sur la bibliothèque.

J'allais l'ouvrir, quand un soupir du capitaine Nemo me cloua sur place. Je compris qu'il se levait. Je l'entrevis même, car quelques rayons de la bibliothèque éclairée filtraient jusqu'au salon. Il vint vers moi, les bras croisés, silencieux, glissant plutôt que marchant, comme un spectre. Sa poitrine oppressée se gonflait de sanglots. Et je l'entendis murmurer ces paroles — les dernières qui aient frappé mon oreille :

" Dieu tout puissant ! assez ! assez ! "

Etait-ce l'aveu du remords qui s'échappait ainsi de la conscience de cet homme ?...

Eperdu, je me précipitai dans la bibliothèque. Je montai l'escalier central, et, suivant la coursive supérieure, j'arrivai au canot. J'y pénétrai par l'ouverture qui avait déjà livré passage à mes deux compagnons.

" Partons ! Partons ! m'écriai-je.

—A l'instant ! " répondit le Canadien.

L'orifice évidé dans la tôle du *Nautilus* fut préalablement fermé et boulonné au moyen d'une clef anglaise dont Ned Land s'était muni. L'ouverture du canot se ferma également, et le Canadien commença à dévisser les écrous qui nous retenaient encore au bateau sous-marin.

Soudain un bruit intérieur se fit entendre, Des voix se répondaient avec vivacité. Qu'y avait-il ? S'était-on aperçu de notre fuite ? Je sentis que Ned Land me glissait un poignard dans la main.

" Oui ! murmurai-je, nous saurons mourir ! "

Le Canadien s'était arrêté dans son travail. Mais un mot vingt fois répété, un mot terrible, me révéla la cause de cette agitation qui se propageait à bord du *Nautilus*. Ce n'était pas à nous que son équipage en voulait !

" Maelstrom ! Maelstrom ? " s'écriait-il !

Le Maelstrom ! Un nom plus effrayant dans une situation plus effrayante pouvait-il retentir à notre oreille ? Nous trouvions-nous donc sur ces dangereux parages de la côte norvégienne ? Le *Nautilus* était-il entraîné dans ce gouffre, au moment où notre canot allait se détacher de ses flancs ?

On sait qu'au moment du flux, les eaux resserrées entre les îles Feroë et Loffoden sont précipitées avec une irrésistible violence. Elles forment un tourbillon dont aucun navire n'a jamais pu sortir. De tous les points de l'horizon accourent des lames monstrueuses. Elles forment ce gouffre justement appelé le " Nombril de l'Océan," dont la puissance d'attraction s'étend jusqu'à une distance de quinze kilomètres. Là sont aspirés non-seulement les navires, mais les baleines, mais aussi les ours blancs des régions boréales.

C'est là que le *Nautilus*—involontairement ou volontairement peut-être—avait été engagé par son capitaine. Il décrivait une spirale dont le rayon diminuait de plus en plus. Ainsi que lui, le canot, encore accroché à son flanc, était emporté avec une vitesse vertigineuse. Je le sentais. J'éprouvais ce tournoiement maladif qui succède à un mouvement de gyration trop prolongé. Nous étions dans l'épouvante, dans l'horreur portée à son comble, la circulation suspendue, l'influence nerveuse annihilée, traversés de sueurs froides comme les sueurs de l'agonie ! Et quel bruit autour de notre frêle canot ! Quels mugissements que l'écho répétait à une distance de plusieurs milles ! Quel fracas que celui de ces eaux brisées sur les roches aiguës du fond, là où les corps les plus durs se brisent, là où les troncs d'arbres s'usent et se font " une fourrure de poils," selon l'expression norvégienne !

Quelle situation ! Nous étions ballottés affreusement. Le *Nautilus* se défendait comme un être humain. Ses muscles d'acier craquaient. Parfois il se dressait, et nous avec lui !

" Il faut tenir bon, dit Ned, et revisser les écrous ! En restant attachés au *Nautilus*, nous pouvons nous sauver encore !... "

Il n'avait pas achevé de parler, qu'un craquement se produisait. Les écrous manquaient, et le canot arraché de son alvéole, était lancé comme la pierre d'une fronde au milieu du tourbillon.

Ma tête porta sur une membrure de fer, et, sous ce choc violent, je perdis connaissance.

—

CHAPITRE XXIII

CONCLUSION

Voici la conclusion de ce voyage sous les mers. Ce qui se passa pendant cette nuit, comment le canot échappa au formidable remous du Maelstrom, comment Ned Land, Conseil et moi, nous sortîmes du gouffre, je ne saurai le dire. Mais quand je revins à moi, j'étais couché dans la cabane d'un pêcheur des îles Loffoden. Mais deux compagnons, sains et saufs, étaient près de moi et me pressaient les mains. Nous nous embrassâmes avec effusion.

En ce moment, nous ne pouvons songer à regagner la France. Les moyens de communications entre la Norvége septentrionale et le sud sont rares. Je suis donc forcé d'attendre le passage du bateau à vapeur qui fait le service bimensuel du Cap Nord.

C'est donc là, au milieu de ces braves gens qui nous ont recueillis, que je revois le récit de ces aventures. Il est exact. Pas un fait n'a été omis, pas un détail n'a été exagéré. C'est la narration fidèle de cette invraisemblable expédition sous un élément inaccessible à l'homme, et dont le progrès rendra les routes libres un jour.

Me croira-t-on ? Je ne sais. Peu importe, après tout. Ce que je puis affirmer maintenant, c'est mon droit de parler de ces mers sous lesquelles, en moins de dix mois, j'ai franchi vingt mille lieues, de ce tour du monde sous-marin qui m'a révélé tant de merveilles à travers le Pacifique, l'océan Indien, la mer Rouge, la Méditerranée, l'Atlantique, les mers australes et boréales !

Mais qu'est devenu le *Nautilus ?* A-t-il résisté aux étreintes du Maelstrom ? Le capitaine Nemo vit-il encore ? Poursuit-il sous l'Ocean ses effrayantes représailles, ou s'est-il arrêté devant cette dernière hécatombe ? Les flots apporteront-ils un jour ce manuscrit qui renferme toute l'histoire de sa vie ? Saurai-je enfin le nom de cette homme ? Le vaisseau disparu nous dira-t-il, par sa nationalité, la nationalité du capitaine Nemo ?

Je l'espère. J'espère également que son puissant appareil a vaincu la mer dans son gouffre le plus terrible, et que le *Nautilus* a survécu là où tant de navires ont péri ! S'il en est ainsi, si le capitaine Nemo habite toujours cet Océan, sa patrie d'adoption, puisse la haine s'apaiser dans ce cœur farouche ! Que la contemplation de tant de merveilles éteigne en lui l'esprit de vengeance ! Que le justicier s'efface, que le savant continue la paisible exploration des mers ! Si sa destinée est étrange, elle est sublime aussi. Ne l'ai-je pas compris par moi-même ? N'ai-je pas vécu dix mois de cette existence extra-naturelle ? Aussi, à cette demande posée, il y a six mille ans, par l'Ecclésiaste : " Qui a jamais pu sonder les profondeurs de l'abîme ? " deux hommes entre tous les hommes ont le droit de répondre maintenant : le capitaine Nemo et moi.

FIN.

NEUF JOURS CHEZ UN TRAPPEUR

—

III

AU LAC DES NEIGES

Le lac des Neiges se trouve à trente-cinq milles du chemin de Stoneham, à sept milles nord-est du chemin du lac Saint-Jean, que l'on quitte pour s'y rendre à un endroit nommé " *La Mare.*"

La Mare est un élargissement de la rivière Montmorency, une sorte de bassin formé par la décharge du lac Noir, une flaque d'eau de huit ou dix arpents de longueur sur trois ou quatre de largeur, où la truite abonde. Il y a de jolis coups de ligne à donner en cet endroit ; mais le *lac Noir* n'est qu'à quinze arpents de là. Un beau lac que le lac *Noir*, qui nourrit des truites du poids de cinq à huit livres. Et le gibier donc, qui y foisonne en été !

Pourquoi s'appelle-t-il le lac Noir ? Probablement parce que ses eaux profondes interceptent les rayons du soleil, sans leur permettre de se réfléchir au fond de son lit ; peut-être parce que les montagnes très-élevées qui l'entourent le couvrent de leur ombre ; probablement aussi parce qu'il est encadré dans une sombre et noire bordure de sapins.

Quoi qu'il en soit, il est fort joli, ce *lac Noir*, et j'ai rêvé de passer une huitaine, l'été prochain, près de ses bords un peu sombres, mais sur lesquels un beau soleil d'été doit produire d'admirables effets de lumière, en saupoudrant les sapins noirs et la nappe d'eau de ses rayons dorés.

Nous passons par-dessus l'épaule d'une forte montagne pour arriver au *lac des Neiges*. Nous traversons cinq ou six lacs de peu d'étendue. Enfin, nous voici sur les bords du Grand-Bassin, installés à notre aise dans la cabane vacante du père Thomas Siouï.

Il reste quelques charbons allumés dans le poêle, signe du départ récent du propriétaire. Nous comptons qu'il reviendra avant la nuit. Mais vaine attente ! Ce ne fut que le lendemain soir que nous vîmes poindre de loin, sur le lac, les silhouettes du brave trappeur et de ses trois fils, l'aîné, Joseph, qui a vingt ans, et deux jumeaux, Georges et Alfred, garçons vigoureux qui font honneur à leurs dix-huit printemps.

Le premier mot du père Thomas nous révéla son bon cœur : " Mes amis, nous dit-il, vous êtes chez vous, disposez de tout comme si c'était votre propriété."

Lundi, 13 *mars*.—Température douce, fond de ciel couleur opale. Paul se rend au *Petit-Lac*, distant d'un mille, pour y pêcher des petites truites, qui devront servir à appâter nos lignes dormantes. En moins de vingt minutes, il en capture vingt-huit qu'il apporte au camp, toutes frétillantes, dans une chaudière. Dès deux heures de l'après-midi, nous avions une trentaine de lignes tendues, près des îles et au rétrécis.

Dans l'intervalle, Wilbrod et moi, nous pêchions à la main, dans des trous creusés dans le bassin, à un arpent de la cabane. En quelques heures, nous prîmes deux douzaines de *ventres-blancs*, mesurant de dix à douze pouces.

Mais je vois déjà que, pour être compris de mes lecteurs, il me faut faire la description du lac, de notre cabane, et donner des explications sur notre mode de pêche.

D'une longueur de huit milles et demi, le *lac des Neiges* ne mesure guère plus que douze arpents dans sa plus grande largeur. A la tête se trouve le bassin, long de quinze à dix-huit arpents, qu'une pointe de terre sépare de la nappe principale, avec laquelle il communique ou échange ses eaux par un détroit large d'une centaine de pieds. Ce détroit se nomme " *le rétrécis.*"

De l'issue du *rétrécis*, une blanche allée de six à sept milles de longueur s'ouvre devant vous. J'aperçois là-bas, à l'autre bout, une montagne isolée, teinte de bleu et de violet. De l'un et de l'autre côté, ma vue est bornée par deux rangées de montagnes se prolongeant indéfiniment le long de l'avenue. A trois milles du *rétrécis*, vers l'ouest, se trouvent trois îlots, trois bouquets de verdure sombre. Il y a d'excellents endroits de pêche sur les battures qui entourent ces îlots ou dans les chenaux qui les séparent. Montagnes, vallons, îlots, sont tous uniformément boisés de cyprès de la plus chétive apparence. A peine quelques touffes de bouleaux par-ci par-là. Le sol doit se refuser à toute espèce de culture.

Notre cabane est à trente pas du bassin, du côté sud, au pied d'une côte escarpée. La neige l'a envahie et la recouvre de tous côtés ; on n'y entre pas, on y descend plutôt, par plusieurs marches taillées dans la neige durcie. Un mince tuyau de poêle qui perce la couverture et la neige, atteste seul, par sa fumée, la présence de l'homme. On se croirait vraiment chez les Islandais, dont les demeures sont presque toutes souterraines.

—

LA PÊCHE

Question d'art et d'artifice ! Elle requiert plus d'étude, plus de soins, plus d'attention, plus de connaissances que le vulgaire ne s'imagine. Aussi, n'est pas pêcheur qui veut. Les grands, les vrais pêcheurs à demeure, sont des savants qui pourraient en remontrer à Jules Verne lui-même.

Ce monde des poissons a des mœurs, des passions, des amours, des familles, des alliés, des ennemis, des villes, des villages, des maisons de campagne, des résidences d'hiver, des sujets taillables et mortaillables à merci.

Entr'autres poissons de rivière, j'affectionne surtout l'achigan et le doré. Ce sont des poissons nobles entre tous, de vaillants chevaliers, qui ne s'attaquent aux passants que pour leur subsistance, nullement pour en faire carnage. Ils ont le respect de la famille, ils ne se mangent pas entre eux. Ils ne redoutent que la dent du maskinongé et du grand brochet, qu'ils savent encore esquiver prestement, ou se retranchant, les uns dans leur donjon, les autres en eau profonde, où leurs dangereux adversaires ne pénètrent que rarement. Ils semblent y perdre le sens de la vue. Ces donjons sont, pour l'achigan, une roche creusée en dessous, ou un tronc d'arbre qui forme un haïs, au travers du courant. Toujours vivant dans des eaux limpides, ils sont d'une exquise propreté, et leurs mœurs se ressentent du milieu où ils vivent. Il y a du gentilhomme dans l'achigan et le doré. Vous les verrez, l'achigan surtout, réunis par troupes nombreuses, s'amusant, se jouant au soleil, ou se réunissant en tête-à-tête, comme s'ils étaient en conseil. A ces heures-là, vous les tenteriez en vain de l'appât le plus alléchant, ils ne font pas mine de le voir. Il m'est arrivé plus d'une fois de compter, dans un remous profond, dans une *fiole*, comme disent les gens du nord, des centaines d'achigans à qui je jetais, sans pouvoir les déranger, cyprins, sauterelles, lombrics des plus vermeils, écrevisses ou autres appâts non moins appétissants. Des heures entières s'écoulaient ainsi ; je laissais dormir ma ligne. Mais à un moment donné, les secousses commençaient, mon scion plongeait dans l'eau ; j'accourais et dans moins d'un quart-d'heure, je voyais mon panier lesté d'une vingtaine de beaux achigans, du poids de une, deux ou trois livres. Rarement en ai-je piqué de plus de cinq à six livres. Toutefois, j'ai entendu dire qu'on en avait capturé de neuf à dix livres. C'est beau ! mais je ne les ai pas vus.

Nous avons, dans nos lacs, l'achigan vert et l'achigan noir, de forme absolument identique. Cette variété de couleur dépend-elle de l'âge ? je serais porté à le croire, car les gros achigans sont généralement noirs, au sortir de l'eau. Une fois hors de leur élément, ils passent du noir ou du vert à une teinte verte et jaune : quelques-uns garderont des taches d'un noir sale sur un fond couleur d'herbe brûlé par le soleil. Je ne crois pas que l'achigan existe en Europe ; on voudrait à tort le confondre avec la perche verte qui qui lui est congénère, mais qui n'a ni sa force, ni sa hardiesse, ni sa saveur comme comestible. La perche et l'achigan mordent cependant aux mêmes appâts, mais la perche affectionne, de préférence, le lombric ou gros ver rouge de terre, tandis que c'est le cyprin et la sauterelle que recherchent les achigans. Leurs habitudes diffèrent également. Pendant que la perche erre dans de grandes herbes, espèces de forêts sous-marines, coupées d'allées, ou de *squares*, sablées, l'achigan se blottira sous une roche concave, de couleur sombre, sur laquelle son corps ne saurait faire tache. Tapis dans l'ombre, il guette une proie imprudente qui vient se jouer dans les eaux éclairées, où il a accès d'un seul bond. L'achigan ne chasse pas de nuit. C'est au grand jour qu'il livrera combat, usant de ruses, mais trop fier pour attaquer un ennemi dans l'ombre. Vous le trouverez toujours dans les lacs, le long des battures ou des accores ; il abonde surtout au pied des rapides semés de gros cailloux, dans les remous ou les haies, près de lourds troncs d'arbres envasés.

Dans mon enfance, j'ai fait des pêches d'achigans aux abords du lac Saint-Louis, qui passeraient pour miraculeuses aujourd'hui. Depuis, ils sont devenus plus rares, les pêcheurs plus nombreux, et la navigation les enlèvent ou les dispersent. Cependant, il y a trois ans, à Saint-Thomas, dans la rivière du sud, en arrière de l'hôtel Dion, j'en ai capturé vingt-quatre en moins d'une heure, avant mon déjeûner. Et maintes fois, je suis revenu de la pêche en cet endroit avec quinze, vingt et trente, capturés dans le cours d'un après-midi.

Le *mâle-achigan* ressemble à l'achigan, mais il est autrement plus fort et plus grand. On en prend quelques-uns autour de l'île *Perrot*. Ils sont fort nombreux à Manitoba, dans la Rivière-Rouge, la Saskatchewan. On trouve, dans sa tête, un morceau carré ressemblant à de la matière cornée, sur laquelle il y a la forme d'un M, et qu'on prétend un curateur infaillible des maux de tête. Vous me demandez, en souriant, si je crois à une telle vertu. Je vous répondrai une autre fois, et ailleurs.

A. N. Montpetit.

(*A continuer.*)

—Une paire de bottes, faite de peau humaine, est en ce moment exposée au Smithsonian-Institute à Washington. Ces bottes sont l'œuvre d'un ingénieux tanneur de New-York, qui convertit la peau d'un laboureur décédé en un cuir solide. Durant la révolution de 93, on assure qu'une tannerie fut établie à Meudon pour utiliser la peau des victimes de la guillotine. Horrible !

LETTRE PARISIENNE

—

LES REPORTERS

Quel était donc l'ancien qui, fort de sa vertu et intégrité, demandait à habiter une maison de verre ? Il serait servi à souhait, s'il arrivait aujourd'hui, et n'aurait guère qu'à faire deux pas sur le Forum pour appartenir, pieds et poings liés, à l'attention publique.

En quelques jours, il verrait tous ses traits dévisagés, tout son passé connu, tout son présent fouillé, tout son avenir supputé avec documents et preuve à l'appui, aussi bien, j'allais dire mieux qu'il n'eut pu le faire lui-même.

S'il avait des affaires, le public, aussitôt que lui, les apprécierait ; s'il avait un procès, le public, pour ou contre, le plaiderait d'avance et le jugerait ; s'il avait des secrets, le même public, dans un sens ou un autre, les partagerait avec lui.

***

Aujourd'hui, le monde est une terrasse élevée d'où tout s'aperçoit, un salon où tout se dit, une rue cancanière où tout défile ; et s'il y a quelque chose de ridicule, c'est de se flatter d'échapper à la publicité.

Vos secrets, cher monsieur, ont traîné partout : vos projets noirs sont éventés, et c'est à tort que vous affectez des airs de mystère et de confiance avec vos amis, quand vous n'avez déjà plus rien à cacher aux autres. Le ballon sur lequel vous veillez, est dégonflé depuis longtemps ; et vous faites l'effet d'une homme qui, craignant les voleurs, monte la garde près d'un coffre vide.

***

Il y eut, sous le second empire, un député, fort honnête assurément, mais mille fois plus naïf encore, qui avait trouvé une formule au droit inviolable qu'il se croyait de n'être pas regardé chez lui. Il appelait cela le *mur de la vie privée :* et il avait la louable intention de rendre ce mur plus épais, plus élevé, plus infranchissable que la grande muraille de Chine.

A cet effet, il avait rassemblé, en guise de pierres et de moëllons, une masse d'arguments d'où il espérait faire sortir une belle et bonne loi réformatrice. Il y voulait la conscience pour soubassement, la police et la légalité pour fossé, l'intérêt individuel pour enduit et ciment. Il ne manqua point de gens pour s'associer à cette bonne œuvre.

***

Qu'en résulta-t-il ? Un redoublement d'échos scandaleux ou indiscrets, et l'avénement des *reporters* à la rédaction de toutes les feuilles périodiques.

Cette cohorte d'inquisiteurs effrontés s'empara bientôt de toutes les avenues de la publicité et s'embusqua immédiatement sur tous les chemins de la vie et de la pensée françaises. Rien qui ne se vit de ce qui se passait, rien qui ne se dit de ce qui se voyait : les 77 trompettes de la Renommée n'étaient que chalumeaux au prix des anecdotes de ces messieurs ; et voilà que, non-seulement il n'y eut rien de nouveau, mais rien de caché sous le soleil, sitôt qu'ils eurent arboré leur lanterne.

***

Je li ais ces jours derniers que les Allemands, qui pourtant ne se mangent pas entre eux, mais qui parfois s'égratignent de clocher à clocher, disent du Bavarois qu'il est, le matin, un tonneau *à* bière, et, le soir, un tonneau *de* bière. Nos reporters ne sont pas si gourmands que cela ; mais rien n'égale assurément l'intempérance de leur indiscrétion et l'excès de leurs recherches dans la vie privée. On peut donc, reprenant le jeu de mots allemands, dire qu'ils sont des boîtes *à* renseignements le matin, des boîtes *de* renseignements le soir, et je vous laisse à penser si, le soir venu, les boîtes sont fouillées !

Vous y trouvez parfois, avec ce qui se passe chez le voisin, quelque chose de ce qui, à votre insu, se passe chez vous, et vous avez l'agréable surprise d'y voir aussi votre signalement livré en détail à des aventuriers qui se plairont peut-être à jouer votre rôle sans entrer dans votre peau, comme il arriva un jour à Alexandre Dumas, père.

Se trouvant au théâtre San-Carlo, à Naples, Dumas lie conversation avec un inconnu.

" J'espère, monsieur, lui dit ce dernier en le quittant, que j'aurai l'honneur de vous recevoir..... Je suis Alexandre Dumas.

—Tiens, moi aussi," répliqua le célèbre romancier, avec le rire épanoui qui lui était familier.

Inutile d'ajouter que l'autre n'eut garde de donner le nom de son hôtel, et qu'il court encore.

***

Parmi les industriels qui, à Paris, font métier de tenir boutiques de renseignements, aucuns ne me semblent plus odieux que les patrons d'agences dites *agences matrimoniales.*

Vous êtes en province et vous avez, comme on dit, un mariage difficile sur les bras. Mettons qu'il ne s'agit pas de vous, mais d'un neveu dissipateur et décoré, ou d'une cousine déjà montée en graine. Pour le voisinage, il n'y faut pas songer, tout autour de vous le choix des partis est limité, votre manœuvre percée à jour, votre cause ou votre clientèle compromises.

Vous ouvrez donc votre journal, un de ces journaux qui font précisément profession d'avoir réponse à tout et d'être l'universel répertoire.

***

À la quatrième page, de grosses lettres-affiches vous tirent les yeux : *Mariages riches.—Agence matrimoniale.—Intermédiaires et renseignemets*, etc.

Parfois, ce sont des amours de prospectus que le facteur vous remet avec le journal, dans le sens de celui que je lisais hier matin. Le voici, dans tout l'éclat de ses prétentions et dans toute la suavité de ses euphémismes. Je me reprocherais d'en retrancher une syllable :

—Renseignements intimes,
—Particuliers et commerciaux.
—Paris—Province—Etrangers.

***

—Informations dans l'intérêt des familles et du commerce, tels que mariages, dissipateurs ou incapables, faillites, *solvabilité* et interdictions judiciaires.

—Recherches de débiteurs, de documents délicats et sérieux pour séparation de corps, procès, revendications de succession, etc.

—Renseignements précis et discrets pour le mariage, au moyen de *surveillances* quotidiennes. Incognito, célérité et discrétion.

Nota : M. X... fait observer que ses affaires sont toujours faites sous sa surveillance immédiate, et, quand on le désire, par lui seul. Toute affaire terminée, les documents sont rendus aux clients. Donc, sécurité complète pour les personnes ayant besoin de son ministère.

***

C'est déjà gentil, n'est-ce pas ? Mais écoutez cet autre :

" Monsieur, vingt-trois années suivies d'une pratique de chaque jour.

" L'intuition absolue de la chose, une *discrétion constatée*, ont su me faire apprécier par le commerce, la magistrature et les hautes classes.

" Honoré de la confiance intime de beaucoup d'entre vous.

" Veuillez me laisser croire, monsieur, que vous apprécierez l'utilité des services que je puis rendre à un moment donné, par la surveillance discrète et quotidienne déterminée ci-contre. Daignez agréer, etc.

" P. S. L'institution de ma maison, fondée sur l'esprit des lois (!), a des bases trop sérieuses pour qu'il soit un instant permis de l'assimiler à celles de ces personnages occultes, dont certains journaux veulent bien faire l'apologie.

***

Dieu me garde d'affirmer que ces sortes de réclames font énormément de dupes ? Mais elles en font, c'est incontestable ; et c'est assez pour qu'on en puisse parler.

Le malheur est qu'il y a là autre chose qu'un inoffensif et pompeux charlatanisme. Les misérables ont réellement un service d'informations très-bien organisé, un stock de renseignements sur l'âge, le caractère et la fortune d'un chacun, et des dossiers plus complets parfois et plus détaillés que ceux de la police elle-même.

Ils vous reçoivent dans de superbes hôtels, vous introduisent dans un salon sévèrement et artistiquement meublé, au milieu duquel un album précieusement relié, avec armatures et fermoirs d'argent bruni, vous est désigné par le maître de la maison comme recélant le précis et catalogue des humbles renseignements qu'il met à votre disposition, et qui font, dit-il, la force et l'autorité de son ministère.

***

On m'a affirmé qu'il sortait de là quelques mariages réellement assortis. Je ne suis pas allé y voir. Je sais seulement que la justice n'est presque jamais d'accord avec ces industriels, sur le fait des services qu'ils disent rendre à la société, et que plusieurs sont allés méditer en prison sur les inconvénients d'une obligeance exagérée en matière d'informations, et sur la difficulté de prouver la discrétion de leurs voies et moyens et la moralité de leurs ressources.

***

Le public d'aujourd'hui, désœuvré souvent, blasé toujours, enfièvré du désir de savoir, est d'ailleurs éminemment favorable à toute espèce de reportages. Sa crédulité est en raison directe de sa curiosité, et il s'en tient haut la main, à l'affirmation de son témoin, fut-ce le plus discrédité et le plus infime.

Ce n'est pas lui qui admettrait la défense de ce voleur, qui, traduit en police correctionnelle, niait énergiquement le vol commis.—Mais, objectait le président, voici six témoins qui vous ont vu prendre l'argent dans la poche d'un autre....—Six témoins ! la belle affaire ! Gageons, monsieur le Président, que je vous en amène six cents mille qui ne m'ont pas vu !

***

Le reporter, lui, n'a même pas besoin de prouver qu'il a vu. Il suffit qu'il le dise. Son crédit est immense. Les démentis qui pleuvent ne l'arrêtent pas : les procès et amendes pour fausses-nouvelles ne le déconcertent pas. Ne sait-il pas que son bon public ne peut pas se passer d'anecdotes ?

Il s'en va donc, les cheveux au vent et le nez en l'air, furetant, questionnant, écoutant, écrémant les potins de la salle des Pas-perdus, et collant son oreille aux coulisses des théâtres. Ce qu'il y avait de députés au départ du train de Versailles, il l'a vu ; ce qu'il est entré de morts au Père Lachaise, il le sait : ce que ce condamné a mangé ou bu avant de monter à l'échafaud, il pourra vous l'apprendre. Il est au bois pour signaler les voitures qui font le tour du lac : au bal de Rothschild, pour détailler les toilettes du premier quadrille : à Saint-Eustache, pour juger de l'effet d'un nouveau morceau de musique sacrée.

***

Vous lui dites qu'en fin de compte, tout cela est bien puéril et bien ressassé et que ses récits brillent moins par le choix que par l'abondance... Vous lui objectez que découvrir et éventer les scandales est, en somme, un triste métier et qu'il ferait bien mieux de laisser à la justice et au temps cette besogne malpropre.

A qui le dites-vous ? répliquera-t-il. Je suis de votre avis. Mais tout cela n'empêche point que ce soit la fraîcheur plutôt que la rareté qui fait rechercher les primeurs... Sans cela, il n'y aurait aucune raison de ne pas leur préférer les conserves.

***

Et puis, quoi encore ? Nous n'avons jamais au fond que 24 heures d'avance sur les torts du genre humain ; car nous ne commettons que le péché de dire aujourd'hui ce que tout le monde saura demain, de devancer d'autres mauvaises langues qui seraient peut-être moins galantes que nous, et de déterminer enfin, dans les meilleures conditions que faire se peut, une explosion d'ailleurs inévitable. Tuez le coq matinal, empêcherez-vous pour cela le jour de venir ? Et faudra-t-il, pour vous plaire, qu'un journal périsse faute d'être intéressant, ou que tout un peuple s'ennuie faute de nouvelles ?

***

Le reporter ne sort pas de là ; et c'est avec ces dispositions qu'il rentre, le soir, la tête en feu et l'imagination débordante.

Sa mémoire est une lanterne magique où il voit s'agiter les mille détails de la journée politique, judiciaire, scientifique, théâtrale, littéraire qui vient de s'écouler. Son cerveau est une auberge pleine de bruit, que fréquentent pourtant quelquefois de bonnes pensées, qui d'ailleurs n'y passent jamais qu'une nuit : très-souvent aussi elle est vide. Mais alors même quelle est vide, le reporter ne laissera pas de dire qu'il a une masse de choses inédites à en écouler. Il connaît son public. Il sait que ce public n'est pas délicat, ni surtout défiant du moment qu'on se montre habile, et que volontiers il lui adresserait la prière de l'homme qui voulait à toute force être amusé : *Oh ! ne craignez pas de mentir, pourvu que je vous croie !*

***

Personnellement, le reporter n'est pas méchant ; et quoiqu'il fasse semblant d'estimer, comme les enfants, que le beau c'est de casser tout, il n'écraserait pas une mouche. J'en connais qui rappellent ces vieux militaires, qui marchent de loin sur vous, lentement, résolument, l'œil fixe et menaçant comme dans un duel à mort, et qui, finalement, vous demandent l'heure qu'il est.

Mais que de fiel souvent dans l'encrier d'un homme si bon ! qu'il est grincheux et aigre dans son journal ! et quel venimeux écrivain sous ce galant homme !

***

C'est lui qui laisse tomber chaque matin de ces petites malices qui restent dans la chair comme une épine, ou de ces mots qui, comme des silex enfoncés sur la route ou vous devez passer, vous égratigneront en tapinois, vous meurtriront peut-être.

C'est lui qui rend dangereux le séjour des grandes villes et qui empoisonne la vie de société : lui qui fait tomber votre opéra, qui fait siffler votre pisée, qui signale les faibles de votre tableau exposé au Salon, et qui fait chopper votre récente entreprise financière. Lui qui divulgue vos secrets, divise votre famille, tourne contre vous vos amis et vous force à chercher, dans quelque coin, l'obscurité et le silence, ces deux divinités domestiques qui gardent ici-bas le seuil des moins malheureux. T. B. de la Guierche.

Paris, 8 juin, 1876.

COURRIER DES DAMES

—

ÉDUCATION PHYSIQUE DES FEMMES.—M. Eugène Paz, le propagateur persévérant de l'éducation physique, vient de publier chez Hachette, sous le titre de : *Gymnastique raisonnée*, un ouvrage qui fait sensation en France.

On en jugera par l'extrait suivant que nous détachons du chapitre intitulé : *Les femmes :*

Qui, d'entre nous, n'a senti son cœur ému d'une douloureuse pitié en voyant ces légions de jeunes ouvrières, à l'aspect maladif, aux formes chétives et déviées, qui se rendent, le matin, dans ces casernes de femmes qu'on nomme des ateliers, pour n'en sortir que le soir bien après le coucher du soleil, à la fois brisées et atrophiées par douze ou quatorze heures d'un travail où la tête est constamment penchée en avant, le corps immobile et replié sur lui-même... ?

La fille du riche est-elle plus heureuse ? A la pension, où elle reste courbée des heures entières sur ses livres, et chez elle où, pendant des journées, elle est assise à son piano ou s'occupe de couture, de broderie, a-t-elle plus de mouvement ? Pendant les récréations même, peut-elle s'ébattre en liberté, jouer et bondir tout à son aise ?

Non, cela n'est pas *convenable ! ! !*

Devenues dames, ces pauvres chères créatures auxquelles on a tout appris (excepté les notions les plus élémentaires de l'hygiène), entendent-elles mieux les besoins du corps ? Elles sortent, il est vrai, elles vont dans le monde, mais les promenades en voiture, la danse, le théâtre constituent-ils une somme de mouvement suffisante pour contenir la santé et calmer des nerfs si impressionnables et si impressionnés par l'agitation de la vie parisienne... ?

Le mal est plus grand qu'on ne le pense ; car ce n'est pas à elle seule que nuit la femme éle-

vée ainsi, ses enfants en ont à souffrir autant qu'elle-même.

Femmes, faites de la gymnastique non pour vous, mais pour nous, disait Jean-Jacques Rousseau.

Faites de la gymnastique pour vous et pour nous, leur dirons-nous à notre tour... Répétons encore une fois, on peut être femme du monde sans avoir une constitution de papier mâché. On peut être femme d'esprit sans être frêle et maladive, on peut être jolie à ravir sans avoir la pâleur morbide d'une poitrinaire. Une femme belle est deux fois belle lorsqu'elle est bien portante.

NOTRE FEUILLETON

L'histoire du voyage sous-marin dont nos abonnés ont suivi le cours avec tant d'intérêt depuis six mois, se termine dans ce numéro de *L'Opinion Publique*. Le capitaine Nemo disparaît avec son étrange navire, et le professeur Aronnax s'est échappé du *Maelström* et revient sur la croûte solide de ce monde. Nous allons lui dire adieu, le remercier de son récit intéressant, et laisser respirer un peu nos lecteurs.

Dans notre édition du 6 juillet, nous commencerons la publication d'un autre roman par Jules Verne. Le genre en est entièrement différent, et la scène se passe dans les régions froides et mystérieuses du Nord, où nos lecteurs se plairont, sans doute, pendant les chaleurs d'été, s'ils suivent attentivement le capitaine Hatteras. L'intérêt de cette narration est même mieux soutenue et plus palpitante que celle des *Vingt mille lieues sous les Mers*, n'étant pas chargée de listes interminables d'animaux inconnus. Si notre dernier grand feuilleton a eu un beau succès, nous nous attendons que le *Voyage du capitaine Hatteras au Pôle Nord* en aura un encore plus complet.

G. E. D

NOTRE TABLE

Nous accusons réception des ouvrages suivants, et offrons nos remercîments à qui de droit.

Jean Rivard économiste, par A. Gérin-Lajoie. —Deuxième édition revue et corrigée.— Montréal, J.-B. Rolland & Fils, libraires-éditeurs.

Jean Rivard économiste est la suite de *Jean Rivard le défricheur*, qui a déjà passé par plusieurs éditions. M. Gérin-Lajoie mettait en scène le défricheur canadien aux prises avec les infortunes, les difficultés que rencontre le nouveau colon. Jean Rivard, jeune homme qui venait de terminer ses études, et qui, comme beaucoup d'autres, dans sa position au sortir du collége, ne savait pas de quel côté diriger ses pas. Le monde où il cherchait à s'orienter, lui apparaissait comme un théâtre où tous les rôles se trouvent remplis et même encombrés ; comme un champ où tous les sentiers ont été battus, et où les bons travailleurs ne trouvent plus de places.

"Après s'être convaincu qu'en embrassant l'une ou l'autre des professions dites libérales, mais dans la réalité très-ingrates, il ne gagnerait rien, mais perdrait tout, en fin de compte, il se décida à mettre en pratique une idée qui peut paraître irréalisable, ridicule même aux yeux d'un grand nombre, mais qui, suivant lui, était la seule qui offrit des avantages assurés ou, au moins, quelque chance probable de succès. Il est vrai que l'exécution de cette idée offrait des difficultés, des déboires, des dangers même, mais il était convaincu aussi, qu'avec du courage, du travail, de l'énergie et de la persévérance, il se ferait un avenir bien autrement brillant et durable qu'en consumant sa vie dans l'inaction ou l'inutilité, sans espoir de parvenir, de s'enrichir ou de se distinguer. Il n'hésita donc plus à mettre sa théorie en pratique. Avec un capital de deux cents piastres, il entreprit de se créer un chez soi, un nom et une fortune au seuil des forêts vierges des Cantons de l'Est.

"En dépit des obstacles et des déboires de toutes sortes, il parvint, grâce à son indomptable énergie, à vaincre tout ce qui s'opposait à la réalisation de son œuvre."

Voilà pour *Jean Rivard le défricheur*, dont une deuxième édition a vu le jour, il y a environ un an. Dans *Jean Rivard économiste*, qui en est la suite, nous assistons à l'établissement graduel d'une paroisse, à la formation d'une ville. Ce n'est pas un ouvrage ordinaire, écrit dans le seul but d'amuser. C'est un livre destiné à produire un bien immense. En le publiant, l'auteur s'est proposé d'éclairer ses compatriotes, de leur enseiguer les vérités que, malheureusement, il signorent ou semblent ignorer.

Le livre de M. Gérin-Lajoie devrait être entre les mains de tous les cultivateurs canadiens. Comme l'a fait remarquer quelqu'un, la lecture de ces belles pages ranimerait et fortifierait l'amour des enfants pour le sol natal, chasserait le désir mal inspiré de l'émigration et le goût extravagant et funeste des aventures. Les fils des cultivateurs finiraient par imiter Jean Rivard et par tenter ce qu'il avait entrepris et mené à bonne fin.

On devrait aussi donner ce livre en prix aux élèves qui fréquentent nos écoles, on ne saurait trop le répandre.

Mémorial de l'Education du Bas-Canada.— Etant un exposé des principaux faits qui ont eu lieu relativement à l'éducation depuis 1615, jusqu'à 1865 inclusivement, par J. B. Meilleur, M.A., M.D., LL.D., ancien membre du parlement, ancien surintendant de l'Instruction Publique pour le Bas-Canada, auteur d'un traité de chimie et de plusieurs autres ouvrages à l'usage des écoles, etc.—Seconde édition. —Québec, des presses à vapeur de Léger Brousseau, 9, rue Buade, 1876.

Le titre de cet ouvrage paraît contenir une faute typographique, car l'histoire de l'éducation que trace le Dr. Meilleur, ne s'étend pas au-delà de 1855 ; ce qui n'enlève rien au mérite du livre qui est un répertoire des faits les plus importants qui ont successivement modifié l'état de l'éducation dans le Bas-Canada, depuis la fondation de la colonie jusqu'au milieu du siècle présent. C'est un livre précieux, qui rencontre un besoin public, comme l'atteste la faveur avec laquelle on accueillit la première édition ; puisqu'une seconde est devenue nécessaire.

Oliver of the Mill.—A tale by Miss Charlesworth.—Crown 8vo., pp. 380.—Price, in paper : 75 cents ; in cloth : $1.25.— Dawson Brothers, publishers, Montreal.

Voici un livre qui est en même temps fiction et vérité. C'est un modèle du genre pieux parmi les anglicans. La religion s'y mêle à chaque page avec les événements les plus ordinaires comme les plus saisissants, et les personnages citent la bible et invoquent le Seigneur à tout propos. Nous n'admirons pas ce genre. Parmi nos cousins, MM. les Anglais, il est fort goûté des classes lettrées et orthodoxes. Un ouvrage dans le même genre, *Ministering Children*, se vendit si bien en Angleterre, qu'il atteignit un chiffre de 149,000 exemplaires.

Daniel Deronda.—By George Eliot. Book IV. Gwendolen gets her choice. Canadian copyright edition, Montreal : Dawson Brothers, 1876.

MM. Dawson Brothers inaugurent un système très-populaire en publiant ce livre par livraisons de 25 cents. De cette manière, un très-grand nombre de lecteurs peuvent acheter, sans s'apercevoir de la dépense, des livres dont le coût, d'une seule fois, les effraierait. George Eliot est un auteur très-estimé.

Lettres de Voyage, par Ernest Gagnon.—Québec : P. G. Delisle, imprimeur, 1, rue Port-Dauphin, 1876.

Quiconque ouvrira cet opuscule, et parcourra les premières pages, si naturelles et si simples, de ce récit de voyage, continuera, sans s'en apercevoir, jusqu'à la fin du livre. C'est un petit volume attrayant et instructif.

De l'établissement en Canada de la fabrication du sucre de betterave, par Télesphore Bran. Prix : 10 centins. Eusèbe Senécal, imprimeur-éditeur, Montréal.

LE CANADA A L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE

Bien que sous beaucoup de rapports, en raison de la proximité et des relations journalières, l'industrie et le commerce canadiens aient pris les habitudes américaines, le Canada est représenté à l'exposition de Philadelphie d'une toute autre façon que les Etats-Unis. Tandis que les produits américains sont placés pêle-mêle et dans un intérêt tout individuel, ceux du Canada sont plus systématiquement arrangés que ceux d'aucune autre contrée. La raison en est que l'exhibition canadienne est essentiellement gouvernementale. Les marchandises et les objets sont envoyés par les simples particuliers à leurs commissaires respectifs ; là, ils sont choisis convenablement, classés et exhibés, non pas en vue d'un intérêt privé, mais pour donner une peinture aussi vraie et aussi complète que possible des ressources naturelles et industrielles du Canada. Ce service est sous le contrôle de trois commissaires du gouvernement fédéral, auxquels il a été adjoint un commissaire par province. Cet ordre systématique est universellement apprécié, car il facilite l'inspection à un degré que le visiteur ne peut apprécier pleinement que lorsqu'il a pu connaître les ennuis du désordre et de la confusion de l'exhibition américaine.

Une promenade d'une heure dans le département canadien vous donne une idée presque aussi complète du pays que si vous l'aviez visité. Vous voyez tout, depuis la formation géographique et géologique de la terre représentée dans des cartes admirables, jusqu'aux produits les plus délicats de l'industrie, tandis que des photographies exquises nous mettent au courant des types et des costumes des habitants.

Le Canada a non-seulement une exposition systématique et complète, mais encore il a voulu qu'elle soit arrangée avec luxe ; le trésor de la Puissance a donné $100,000 à cet effet, et chaque province y a contribué pour des sommes considérables, sans parler des contributions particulières. Un splendide étalage exhibe non-seulement des spécimens de ces mutériaux bruts pour lesquels il est célèbre sur tout l'univers, mais aussi une surprenante variété de produits de la plus haute catégorie de l'industrie. Il est, par exemple, le seul pays qui puisse entrer en lutte pour les pianos avec les grandes manufactures de Boston et de New-York. Ses spécimens de sculpture en beau marbre, de meubles élégants et de bonnes poteries sont au premier rang. Il fait également une exhibition admirable de bottes et de chaussures pour dames. Il a envoyé une immense quantité d'objets qu'on n'aurait jamais pu supposer pouvoir être produits d'une population plus particulièrement occupée à couper ses bois et à construire des vaisseaux.

De ses riches étalages de fourrures et de son exhibition de machines d'agriculture, il n'est pas nécessaire d'en faire l'éloge ici ; le Canada a toujours été célèbre pour ces productions, et il en a fait à Philadelphie un déploiement plus somptueux que jamais auparavant.

La partie géologique comprend des échantillons de pétrole, de mines d'or, d'argent et de cuivre, ainsi que du granit et du marbre. Les machines à coudre sont inférieures, cependant, aux machines américaines.—*Courrier de l'Illinois.*

NOUVELLES GÉNÉRALES

Québec, 10.—Il y a eu cette après-midi, au bureau de commerce, une assemblée des représentants des différentes compagnies d'assurance.

Après une assez longue discussion, M. H. S. Scott, secondé par M. J. B. Renaud, proposa : " Qu'à cause de la position dangereuse dans laquelle se trouve placée la cité de Québec, par suite de l'insuffisance des moyens qu'elle possède pour se protéger contre le feu, cette assemblée insiste auprès de la Corporation pour lui démontrer la nécessité d'adopter des mesures immédiates pour augmenter son approvisionnement d'eau, et lui demander que le réglement défendant la construction des maisons de bois et la couverture des toits en bardeaux soit rigoureusement mis en force, et, de plus, qu'un comité soit nommé pour s'aboucher avec la Corporation, afin de lui demander de faire l'acquisition de plusieurs pompes à vapeur, en attendant que le système de distribution de l'eau soit changé."

L'assemblée s'ajourna ensuite, après quoi les agents d'assurance se réunirent pour discuter le projet d'augmenter les taux d'assurance, à Québec.

—Le montant des souscriptions pour venir en aide aux incendiés de la ville s'élève maintenant à trois mille dollars.

Londres, 10.—Le correspondant parisien du *Telegraph* lui écrit que l'agonie de Georges Sand a été terrible.

Londres, 10.—Le général Ignatieff, ambassadeur de Russie à Constantinople, vient de publier une brochure qui a créé une grande sensation. Il propose de diviser la Turquie en cinq principautés ; la Bulgarie, l'Albanie, la Servie, la Bosnie et la Grèce.

San Francisco, 11.—Les dernières nouvelles de la Chine annoncent que des troubles religieux ont eu lieu le 24 avril dernier à Chung Kingfoo, province de Sizchuen ; environ vingt natifs chrétiens ont été tués et près de trois cents maisons ont été brûlées.

Belgrade, 11.—Durant ces derniers jours, les représentants de toutes les puissances réunis en cette ville ont agi de concert pour démontrer au prince Milan que si la paix était troublée, toute la responsabilité devrait en retomber sur la Servie.

L'agent diplomatique de la Russie s'est montré particulièrement énergique dans ses représentations.

—La Servie, en répose à la question que lui avait adressée la Turquie au sujet de ses armements, a protesté de ses intentions pacifiques et a déclaré en même temps qu'elle ne tenterait rien contre l'intégrité de la Turquie. Un délégué spécial sera envoyé à Constantinople pour donner des explications, dans le but de consolider la bonne entente entre les deux pays.

Québec, 12.—Le colonel Gugy est mort subitement, ce matin, à sa résidence à Beauport, à l'âge de 80 ans. Le coroner vient de partir pour tenir l'enquête.

Kingston, 13.—Hier soir vers neuf heures, un incendie s'est déclaré dans un hangar, en arrière du magasin de fer de M. Harsey, rue Princesse. Les flammes se propagèrent avec une grande rapidité, et détruisirent bientôt la boulangerie Foot et le magasin de fer de M. Harsey.

Le feu se communiqua de là au bloc Ferguson, occupé par le magasin de nouveautés de M. Harty, et les épiceries Rigney et Beddan. Ce bloc, qui était sans contredit un des plus beaux de la ville, fut réduit en cendres.

De l'aile ouest de la boulangerie Foot, les flammes gagnèrent l'American Hotel, dont le rez-de-chaussée est occupé par plusieurs magasins de détail ; le bloc de M. Bruce et la maison neuve du Dr. Brown. Au nord de la rue Princesse, le feu a attaqué l'Albion Hotel, le magasin de fer de MM. Strachan et Martin, la résidence de Mlle Douglass et les magasins de Health et Green, pharmaciens, et de Rutland et Bailey, marchands de chaussures. Tous ces édifices furent entièrement détruits.

Dans la soirée, on avait demandé des secours à Belleville et à Napanee ; mais plus tard, l'ordre fut contremandé, la brigade ayant pu se rendre maître du sinistre.

Les pertes sont estimées à $300,000 environ ; elles sont partiellement couvertes par les assurances.

Ottawa, 15 juin.—Le gouverneur-général, la comtesse Dufferin et leur suite sont partis ce matin par un train spécial pour Prescott, d'où ils se rendront à Québec. On dit que leurs Excellences resteront environ un mois dans la vieille capitale, et que peu après leur retour à Ottawa, elles feront un voyage à Manitoba et à la Colombie Anglaise.

Paris, 15.—Des dépêches de Vienne annoncent que l'Autriche et la Russie ont décidé d'intercepter tous les renforts qui pourraient être envoyés aux insurgés. Elles ont aussi résolu de recommander fortement aux chefs insurgés d'entrer en négociations avec la Turquie.

Constantinople, 15.—Les commissaires turcs nommés pour faire le procès des assassins de Salonique ont terminé leurs travaux. Ils feront leur rapport d'ici à peu de jours.

Le Grand Vizir de Turquie a envoyé une réponse très-conciliante et amicale aux explications du prince Milan, au sujet des armements de la Servie. Il exprime les sympathies que lui inspire la position de la Servie et affirme que la Porte n'est pas oublieuse de l'autonomie et des priviléges de cette province. Il admet qu'il y a eu de part et d'autre violation de la frontière, et promet des délégués spéciaux pour aviser, de concert avec les représentants de la Servie, aux moyens d'empêcher la violation dans l'avenir.

Londres, 16.—Sir Thomas Henry, juge en chef, est tombé subitement malade aujourd'hui aux courses d'Ascot, et est mort cette nuit.

Ottawa, 16.—L'hon. M. Mackenzie visitera Québec avant son retour à Ottawa. Il s'y rendra en vue des améliorations publiques projetées.

Québec, 16.—Il y a 250 navires océaniques dans le port.

Cincinnati, 16.—Voici le résultat du 7ème scrutin à la convention républicaine pour le choix d'un candidat à la présidence des Etats-Unis : Blaine, 323 ; Bristow, 21 ; Hayes, 352. Nombre nécessaire pour un choix : 348.

Après le septième tour de scrutin, Hayes, ayant reçu la majorité, devient le candidat républicain pour la présidence. La scène d'excitation est indescriptible.

La nomination de Hayes a été ensuite unanimement adoptée.

—Poland, du Vermont, secondé par E. L. Hoar, mit subséquemment en nomination, comme candidat à la vice-présidence, Wm. A. Wheeler, de New-York, ce qui a été également agréé.

Washington, 16.—Sur la nouvelle de la nomination de Hayes, Blaine lui a envoyé un télégramme le félicitant et lui assurant qu'il ferait tous ses efforts pour promouvoir son élection, spécialement dans le Maine, en travaillant à lui obtenir un vote aussi considérable que si c'était pour lui-même.

GRAND INCENDIE A SAINT-JEAN, P. Q.—Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que dimanche, le 18 courant, un feu terrible a détruit la plus grande partie de la ville de Saint-Jean, P. Q. Les pertes sont évaluées à un million et demi de dollars, et les assurances à quatre cent mille dollars. Nous donnerons des détails dans notre prochain numéro, accompagnés probablement d'une gravure de l'incendie, car nous avons de suite envoyé un artiste au lieu du sinistre.

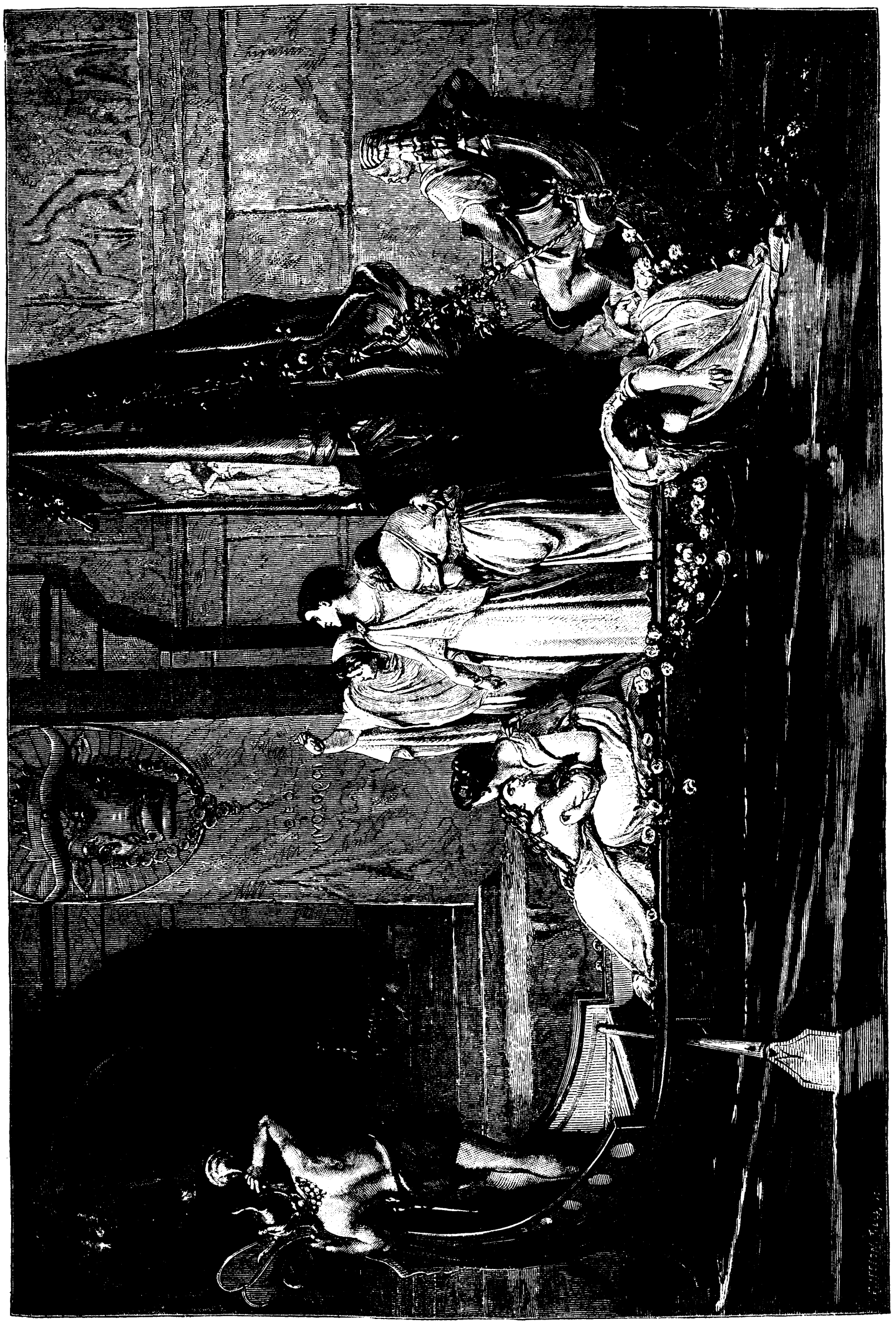
LA SUCCESSION STEWART. — On se rappelle qu'au testament de M. Alexander T. Stewart était joint une espèce de codicile, sous forme de lettre adressée à Mme Stewart, la priant, pour le cas où le testateur viendrait à mourir avant d'avoir complété ses dispositions testamentaires, de payer des legs, variant de $500 à $2,500, à tous ceux de ses employés qui, au moment de sa mort, seraient à son service depuis dix ans ou plus. La volonté du défunt a été religieusement exécutée. Le juge Hilton a recherché et collectionné les noms des employés se trouvant dans la condition voulue. Pour quelques-uns, il y avait doute sur la date exacte de leur entrée dans la maison A. T. Stewart & Cie ; mais ces cas, d'ailleurs peu nombreux, ont invariablement été résolus au bénéfice des intéressés. Les travaux du juge Hilton ont eu pour résultat la formation d'une liste de 300 noms d'employés, chacun desquels a reçu le montant du legs qui lui revenait, accompagné d'une lettre de Mme Stewart, en ces termes :

"Mme Alexander T. Stewart est très heureuse de reconnaître les longs et fidèles services de M.. à l'emploi de son défunt mari, et elle lui présente le chèque ci-inclus de $.... avec ses meilleurs souhaits."

Ceux des employés qui habitent les Etats-Unis ont tous reçu leurs legs respectifs de cette manière, et les paquebots transatlantiques de demain emporteront des missives et chèques semblables pour ceux qui résident à Manchester, Paris, Lyons, Berlin, Chemnitz, Glasgow, Belfast et Nottingham.

Les légataires de Paris sont : MM. Auguste Bellefontaine, $500 ; Gustave Lemoine, $500, et H. C. Sylvestre, $2,000. Ceux de Lyons, sont : MM. Henri Vibert, $2,500 ; Bouchet, Bardet, Mayet, Peyrache et Rozet, $500 chacun.

Les 300 employés de la liste dressée par le juge Hilton ont reçu ensemble $205,750, qui, joints aux $100,000 payés aux employés nommés dans le testament, donnent une somme totale de $505,750 pour le montant des legs particuliers payés sur la succession Stewart.



LE TRIBUT D'ATHÈNES AU MINOTAURE—Tableau de M. Auguste Gendron

LA MARCHE DU MONDE

Déjà dix-neuf printemps ont fleuri sur ma tête !
J'ai vu passer ces jours comme des jours de fête
Où, convive joyeux, je me réjouissais !
J'ai vu passer ces jours pleins d'une douce paix,
Comme l'onde qu'on voit sur un champ de verdure
Lentement s'écouler avec un doux murmure !
Je les ai vus passer sans peine et sans regret,
Comme l'on voit passer sur la toile un portrait !
Je les ai vus passer comme si la vieillesse
Dans sa sage froideur n'avait point de tristesse ;
Comme si dans son cours le siècle qui s'enfuit
N'emportait pas nos jours dans l'oubli de la nuit ;
Comme si le vieillard, sous le poids qui le presse,
Pouvait se ramener aux jours de sa jeunesse ;
Comme si de la mort l'homme avait le secret
D'affaiblir la puissance et remettre l'arrêt !
Oh ! Pourquoi donc faut-il sur la mer où l'on nage,
Apercevoir de loin un funeste naufrage,
Lutter avec la houle, et sans cesse tenir
Avec anxiété son œil dans l'avenir ?
Pourquoi faut-il toujours, à chaque heure qui tombe
Dans l'oubli du passé, faire un pas vers la tombe ?
....L'eau fuit vers l'Océan, le soleil fait son tour ;
Le jour chasse la nuit, la nuit chasse le jour ;
L'été suit le printemps, le dur hiver l'automne ;
L'an fait avancer l'an, l'homme succède à l'homme :
C'est ainsi qu'ici-bas, dans un ordre divin,
Tout marche de concert, tout concourt à sa fin ;
Tout à son devancier répète avec audace :
"Allons ! Retire-toi, que je prenne ta place ! "

J. L. N. GUINDON.

18 mai 1876.

LITTERATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE III

COUSIN ET COUSINE

Il fallait, en effet, qu'une bien terrible tempête eût passé sur le cœur de ce fier jeune homme pour en refroidir ainsi les puissantes aspirations et en arrêter l'indomptable essor.

Y avait-il réellement un drame dans la vie de Després, ou devait-on mettre sur le compte de l'organisation fortement nerveuse du roi des étudiants cette misanthropie dédaigneuse et ces boutades douloureusement excentriques dont il ne pouvait se défendre, à de certaines heures ?

On se perdait là-dessus en conjectures.

Il y avait bien, dans l'histoire de Després, une lacune que personne ne pouvait combler. Mais, comme la moindre allusion adressée jusqu'alors au jeune homme sur ce sujet avait paru l'affecter péniblement, on s'était fait un devoir de ne jamais plus le questionner sur ce passé mystérieux.

Pourtant, ce soir-là, Champfort ne put s'empêcher de lui dire :

"En vérité, mon cher Després, on dirait, à t'entendre, que des malheurs inouïs ont plané sur ta jeunesse.

—Peut-être ! murmura Després... Mais, reprit-il avec vivacité, il ne s'agit pas de moi pour le quart-d'heure.

—Cependant...

—Il s'agit d'empêcher que tu sois la victime d'une coquette, ou qu'une délicatesse out réete fasse laisser le champ libre à un indigne rival.

—Qui te parle de rival ?... En ai-je un, seulement ?

—Tu en as plusieurs, mais tu n'en redoutes qu'un.

—Comment sais-tu cela ?

—Je sais tout ce qui concerne *cet homme*, répondit Després d'une voix sombre.

—Ah ! fit Champfort intrigué, et tu le hais ?

—Je le hais ?"

Ces trois mots furent dits d'un ton si glacial et si profond, que les étudiants se regardèrent tout étonnés.

Champfort réfléchissait. Un coin du rideau qui couvrait la jeunesse de Després venait d'être soulevé par le roi des étudiants lui-même, et une étrange idée se développait dans la tête de Champfort : c'est que son rival avait dû être pour beaucoup dans les malheurs de Després.

"Et, reprit-il, tu connais assez l'individu pour affirmer qu'il est indigne de ma cousine ?

—Cet homme est un misérable, et Mlle Privat ne devrait pas même se laisser souiller par son regard de serpent.

—Très-bien. Mais qui sera assez généreux pour désillusionner la pauvre enfant ? qui sera assez persuasif pour ouvrir les yeux de sa mère et lui faire repousser un prétendant qu'elle regarde déjà comme son gendre ?

—Ce sera moi, Champfort, moi qui, depuis des années, suis pas à pas les mouvements tortueux de ce traître ; moi qui connais tous ses agissements honteux ; moi, enfin, qui me venge du lâche séducteur de la seule femme que j'aie aimée !

—Enfin ! s'écria Champfort, le voilà le secret de ta vie, n'est-il pas vrai ?

—Oui, Paul, c'est vrai. Celui qui a détruit à jamais mes illusions de jeune homme et mes espérances de bonheur, est le même misérable qui cherche aujourd'hui à te ravir la jeune fille que tu aimes.

—Quelle coïncidence ! Une sorte de fatalité place donc cet homme sur notre chemin ?

—Oui, c'est une fatalité... mais une fatalité que j'appelle providence, moi. Cette providence qui m'a rendu témoin de toutes les trahisons de ce larron d'honneur, qui m'a constamment entraîné sur ses pas, le jette encore aujourd'hui en travers de ma route... Malheur à lui ! La mesure est pleine ; le dossier est complet : je vais frapper un grand coup et arrêter dans son vol ce vautour pillard.

—Que comptes-tu faire ?

—Oh ! fort peu de chose d'ici à la signature du contrat.

—Hélas ! pauvre ami, c'est dans huit jours.

—Je le sais. Mais quand ce devrait être demain, j'aurais encore le temps nécessaire à mes petits préparatifs.

—Dieu veuille, mon cher Després, que tu réussisses à empêcher un mariage aussi malheureux ! Mais...

—Mais quoi ?

—En serai-je plus avancé, et Laure m'en aimera-t-elle davantage ?

—Qui te prouve qu'elle ne t'aime pas déjà assez ?

—Tout me le prouve : sa manière d'agir avec moi, sa froideur hautaine, ses airs protecteurs, et jusqu'à cette réserve cérémonieuse qui a remplacé la douce intimité et les naïfs épanchements d'autrefois.

—Hum ! il faut quelquefois prendre les femmes à rebours, et leurs grands airs dédaigneux masquent souvent un dépit qu'elles dissimulent avec peine.

—Je ne crois pas que ce soit le cas pour Laure : son cœur est trop haut placé pour recourir à ces petits moyens.

—Qu'en sais-tu ? Personne ne comprend les femmes, et les amoureux moins que tous les autres. Ecoute-moi, Champfort : la femme est un être pétri de contradictions, qu'il ne faut croire qu'à la dernière extrémité. J'en sais quelque chose.

—Tu es sévère, Després, et tes malheurs passés te rendent injuste.

—Je ne crois pas. Il est possible, après tout, que Mlle Privat soit une exception à la règle générale. C'est ce que nous verrons. Quoi qu'il en soit, pour me former une opinion solide sur ton cas, fais-moi l'historique de tes relations avec ta cousine.

—A quoi bon ?

—Il le faut.

—Allons, je me résigne et ne vous cacherai rien."

Les chaises se rapprochèrent, et Champfort commença :

"J'ai connu ma cousine, il y a environ six ans. J'avais alors seize ans et elle entrait dans sa quatorzième année. Mon père était mort depuis longtemps, et ma mère venait à son tour de payer son tribut à la nature. Resté orphelin et sans ressources, j'envisageais l'avenir avec frayeur, lorsqu'un jour, un étranger entra dans mon petit logement et m'annonça qu'il venait de la part de ma tante Privat, la sœur de ma mère, et qu'il avait instruction de m'emmener à la Nouvelle-Orléans. Il me donna une lettre de ma bonne tante et l'argent nécessaire pour régler toutes mes petites affaires.

"Rien ne me retenait plus à Québec. Aussi, mes préparatifs ne furent-ils pas longs, et quinze jours plus tard, j'étais à la Nouvelle-Orléans, ou plutôt, à quelques milles de là, dans une charmante habitation que possédait mon oncle sur sa plantation, près du lac Pontchartrain.

"Je passai là les deux plus belles années de ma jeunesse, vivant comme un frère avec les deux charmants enfants de mon oncle : Edmond et Laure. Edmond avait à peu près mon âge, et Laure, deux années de moins.

"Que de gaies promenades nous avons faites ensemble dans les champs de canne à sucre ou sur les bords du lac ! que de douces causeries nous avons échangé sous la large véranda de l'habitation !

"La guerre civile, qui se déchaînait alors avec fureur dans plusieurs Etats de l'Union, ne se traduisait encore en Louisiane que par des mouvements de troupes et une agitation formidable. Mais, tout en enflammant nos jeunes cœurs d'un noble amour pour la cause du Sud, elle ne troublait pas autrement notre paisible existence.

"Sur ces entrefaites, mon oncle, qui était colonel, partit avec son régiment pour rejoindre l'armée. Ce fut notre premier chagrin. Mais, comme il nous déclara qu'il pourrait venir de temps en temps à l'habitation, nous nous consolâmes assez vite de ce contretemps.

"Ainsi qu'il l'avait dit, mon oncle revint un mois après son départ. Il était accompagné d'un jeune homme du nom de Lapierre...

—Hein ! Lapierre ? interrompit le Caboulot.

—Oui, Lapierre. Ce nom est-il connu ?

—Peut-être... Mais il y a tant de personnes qui s'appellent ainsi. Continue.

—Je disais donc que le colonel était accompagné d'un jeune homme du nom de Lapierre, qui se disait de Québec et dont ma tante avait, en effet, connu la famille, lorsqu'elle-même y demeurait. Mon oncle s'était pris d'une véritable amitié pour ce Lapierre, et il en avait fait son compagnon inséparable.

Comment cet étranger était-il parvenu à s'insinuer ainsi dans les bonnes grâces du colonel ? quels services lui avait-il rendus ?... je l'ignore encore.

—Moi, je le sais ! interrompit Després. Lapierre courait alors d'une armée à l'autre pour spéculer sur les vivres. Un jour, il guida le régiment du colonel Privat dans une marche nocturne qui amena la capture d'un convoi ennemi.

Telle est l'origine de sa faveur auprès de la famille Privat.

—D'où tiens-tu ce renseignement ? demanda Champfort, surpris.

—De moi-même, mon cher. J'étais à cette époque dans le Kentucky, où je servais comme volontaire dans l'armée qui faisait face au général Beauregard, dont faisait partie le régiment du colonel Privat.

—Ah ! fit Champfort, voilà qui explique bien des choses !

—Continue, mon cher Paul, tu en apprendras encore."

L'étudiant reprit :

"Mon oncle et Lapierre passèrent une dizaine de jours à l'habitation, pendant lesquels ma tante et ma cousine se multiplièrent pour héberger dignement leur hôte. Laure, selon le désir de son père, s'était constituée le *cicerone* du jeune étranger et ne le quittait guère. Ils faisaient ensemble, en compagnie du colonel et de ma tante, de longues promenades à travers la plantation ou sur les bords du lac ; et, de retour à l'habitation, c'était au piano ou sous la véranda que se continuait le tête-à-tête.

"Pendant tout le temps que dura le séjour de mon oncle, je pus à peine trouver l'occasion de parler à ma cousine. Elle semblait n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour Lapierre, et paraissait même se croire obligée de ne plus causer qu'avec lui.

"Le changement de conduite ne fit d'abord que m'étonner ; mais bientôt, à cet étonnement bien naturel se joignit une sensation étrange, une sorte de souffrance, quelque chose comme une douleur sourde, mal définie, qu'il m'était impossible de surmonter.

"La vue de ma cousine, constamment au bras de ce beau jeune homme qui lui souriait et lui parlait avec chaleur, me causait une impression tellement pénible, que je fuyais sa société et me tenais presque toujours à l'écart. J'errais seul de longues heures dans la campagne, et ce n'était qu'avec un inexprimable serrement de cœur que je rentrais à l'habitation.

"Hélas ! je venais enfin de connaître le mal mystérieux qui me torturait : j'aimais ma cousine !

"Cette découverte m'effraya et ne fit qu'augmenter ma sauvagerie. Je me considérai comme indigne des bontés de mon oncle et de ma tante, du moment que mon cœur me révéla son audace, et je pris la résolution d'étouffer dans mon sein le coupable sentiment qui y germait.

"Aussi, lorsque le coronel repartit pour l'armée, emmenant avec lui le jeune Lapierre, j'avais fait mon sacrifice et ce fut sans récriminations, sinon sans amertume, que je repris avec ma cousine le genre de vie accoutumé.

"Mais, depuis cette visite malencontreuse, il se mêla toujours à nos relations une certaine gêne et une teinte de froideur, que ni elle ni moi nous ne pouvions contrôler et qui ne fit qu'augmenter dans la suite.

"Telle était la situation, lorsqu'un événement aussi douloureux qu'inattendu vint nous plonger tous dans la désolation. Lapierre arriva un soir à l'habitation porteur de la triste nouvelle que le colonel était mort, quelques jours auparavant, d'une blessure reçue dans un combat d'avant-postes. Le jeune homme, qui paraissait accablé de chagrin, remit à ma tante une lettre de son mari mourant, dans laquelle le blessé faisait les plus grands éloges de la conduite de son ami Lapierre, qui l'avait recueilli sur le champ de bataille et soigné comme un fils.

— L'infâme ! le traître ! s'écria Després. Veux-tu savoir, Champfort, ce qu'avait fait Lapierre avant de ramasser sur le champ de bataille le colonel Privat mourant ?

—Qu'avait-il fait ?

—Il avait, pour une forte somme d'argent, livré au général ennemi le secret des mouvements de Beauregard et fait tomber le colonel Privat dans une embuscade, où son régiment fut écharpé et lui-même blessé mortellement.

—Le misérable ! mais cette lettre de mon oncle ?

—Oh ! j'aurai beaucoup à dire sur cette lettre quand le temps sera venu. Pour le moment, qu'il me suffise d'affirmer que le colonel était à cent lieues de croire que Lapierre fût un espion au service du plus offrant. Aussi, touché des soins que lui prodiguait l'hypocrite, le chargea-t-il d'annoncer sa mort à sa femme et lui écrivit-il la lettre dont tu parles.

— Mais c'est affreux, cela ! firent les étudiants.

—Oui, messieurs, c'est affreux—d'autant plus affreux que le colonel avait comblé ce misérable de faveurs et qu'il reposait en lui une confiance illimitée...

—Confiance que ne lui a pas retirée, malheureusement, la famille Privat, fit observer Champfort.

—Oui, mais cette sympathie qu'il a su capter fera place à la haîne et au mépris, quand je l'aurai démasqué, répondit Després.

—Le pourras-tu ?... Il te fera passer pour un imposteur et te demandera des preuves... En as-tu ?

—J'en ai plus qu'il ne m'en faut pour le faire rentrer sous terre et mourir de confusion, s'il lui reste un atôme d'honneur. Laissez venir le grand jour de la rétribution, mes amis, et vous verrez comment se venge le roi des étudiants. Toi, Champfort, achève ton histoire.

—Je n'ai plus qu'un mot à dire. Ma tante, frappée dans ses plus chères affections, se montra héroïque. Elle se dirigea immédiatement vers le théâtre de la guerre et, à force d'argent, se fit remettre le corps de son mari, qu'elle ramena en Louisiane, où les derniers honneurs lui furent rendus.

"Puis, n'étant plus retenue aux Etat-Unis par aucun intérêt majeur, elle vendit ses immenses propriétés et nous ramena tous à Québec, en passant par la France.

"Quant à Lapierre, il avait rejoint l'armée, après l'enterrement du colonel. Je ne l'ai revu qu'il y a environ trois mois, chez ma tante. Il arrivait des Etats-Unis. Depuis lors, il est le commensal assidu de la maison et fait la cour à ma cousine, qu'il doit épouser dans huit jours.

"Vous en savez aussi long que moi, maintenant, messieurs."

VINCESLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

USAGES DU MONDE

L'ART DE SALUER ET DE S'ASSEOIR

Deux arts qui se perdent même chez les femmes ; du reste, c'est surtout chez la femme que saluer et s'asseoir est difficile.

Nous ne sommes plus à cette époque gourmée, empesée où l'étiquette était plus souveraine que le roi, et je ne regrette point ces études des manières de cour enseignées par des professeurs de grâces. D'une femme on faisait un automate, guindé, prétentieux, qui, juché sur ses patins, flanqué de ses paniers, s'inclinait, se relevait, glissait, se réinclinait, se rerelevait, reglissait et répétait cet exercice cinq ou six fois. Cela s'appelait une *révérence*, et prenant son temps on pouvait faire durer cet exercice dix minutes.

A cette époque donc, on faisait des *révérences*, on ne saluait pas.

***

Aujourd'hui, il nous faut un salut simple et gracieux à la fois ; c'est plus difficile, hélas ! La plupart des dames ont un tort, c'est de suivre, en fait de salut, les modes bizarres créées par je ne sais qui. Vous souvenez-vous de cette façon de saluer qui consistait à disparaître dans ses jupes. Tout à l'heure vous aviez devant vous une femme de grandeur moyenne, soudain elle se transformait en naine, puis une minute après, elle reparaissait avec sa taille habituelle. Etait-ce assez ridicule ? Depuis quelque temps, toute latitude est laissée aux dames ; de là une étrange diversité de saluts. On salue de la tête, on salue du buste ; l'angle d'inclinaison n'a rien de décidé, et, j'ai le regret de le dire, il est très-rare que j'aie vu une femme saluer avec cette grâce complète qui ne laisse rien à désirer.

***

Que faut-il donc à cet acte de politesse pour devenir un charme de plus pour une jolie femme ? Il faudrait oublier qu'on salue, oublier qu'on veut saluer avec élégance, saluer enfin tout naturellement, tout simplement.

On retrouve encore cette inclinaison charmante chez quelques vieilles dames... C'est un mouvement onduleux, pour ainsi dire, auquel participent la tête et le buste, mais avec une harmonie qui dissimule le mouvement et ne laisse que l'impression d'un charme exquis.

Je crois que nos jeunes élégantes feraient bien de prendre quelques leçons de leurs grand-mères.

Quant à la façon de s'asseoir, c'est, hélas ! bien autre chose !

Passe encore pour le salut ; tout à l'heure j'étais sévère, et je conviens que même dans un salut mal fait on retrouve encore la grâce innée chez la femme ; mais quant à la façon dont nos élégantes s'asseoient aujourd'hui... Madame, regardez votre voisine et dites-moi si ce n'est pas un peu... singulier ?

***

Avec sa jupe bridée aux hanches, retenue en dessous par des lacets, elle ne jouit plus de la liberté de ses mouvements... S'asseoir carrément ! impossible.... Il faut avoir recours à un biais et l'on s'asseoit de côté.... On est contraint de prendre un air penché, il n'y a pas moyen de faire autrement. La mode l'exige, et ne hasardez pas un mouvement trop brusque ; sans cela, tout cet échafaudage de toilette si laborieusement établi s'écroulerait, et alors plus d'harmonie... Il y a des gens qui ne soupçonnent pas le désordre qu'apporte dans une toilette un cordon qui casse ! Et les cordons sont indispensables !....

***

Il y a quelques années, je pourrais dire beaucoup d'années, j'ai vu entrer dans un salon une femme reconnue pour sa grâce, et la façon dont elle s'est assise n'est jamais sortie de ma mémoire.

Elle resta un instant la main appuyée sur le dossier du fauteuil qu'on lui offrait, causant avec la maîtresse de la maison, puis elle se glissa dans le pouff, elle y entra, elle s'y introduisit comme vous voudrez, toujours est-il qu'elle était là comme chez elle, encadrée des deux côtés, je ne sais comment, par les plis savamment arrangés de sa robe de soie gris cendre.

Je défie bien à une de nos modernes élégantes d'en faire autant.

MAÏ DE B.

VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES

Archéologie.—Une remarquable relique de la sculpture égyptienne a été trouvée sur les bords du Nil, près des ruines du temple de Karnac. Un coffre de pierre a été déterré ; il contenait un hippopotame taillé dans un bloc de basalte vert, admirablement poli et sculpté. Cette figure mesure environ 8 pieds de haut. Une inscription hiéroglyphique, placée sur un des côtés du coffre, indique que ce beau morceau de sculpture appartient à la période de Psammetic 1er, et doit être le contemporain de la génisse, également en basalte vert, que possède le musée Boulac, au Caire, et qu'on avait, jusqu'ici, considérée comme la plus belle figure d'animal sculpté existante. L'hippopotame est cependant un spécimen encore plus délicat et plus parfait de l'art égyptien.

Poudre de brain.—Cette poudre est formée de 60 parties d'un mélange de chlorate et de nitrate de potasse, de charbon, de sciure de bois de chêne imprégné de 40 parties de nitro glycérine ; elle est distribuée en cartouches de 64

grammes. L'effet brisant de cette poudre est extraordinaire. Des plaques de tôle de 12 à 20 mill. d'épaisseur sont déchirées par une ou deux cartouches détonnant à leur surface. Un mur de moellons de 10 mètres de longueur sur 7 mètres de hauteur fut complètement détruit à l'aide de 2 kil. de cette poudre distribuée dans six trous de mine, et enflammée au moyen de l'étincelle électrique. (*Chem. centr.*)

La Société des disséqués.—Il vient de se former à Paris, dit le *Bien Public*, une singulière société qui compte déjà plus de cent membres. Les sociétaires, par une clause spéciale et formelle de leur testament, déclarent qu'ils ne veulent pas être enterrés après leur mort ; ils ordonnent, au contraire, *que leurs corps soient livrés aux amphithéâtres, pour y être disséqués.* Ils prennent cette résolution dans le but, disent-ils, de contribuer aux progrès de cette science si importante, et sans laquelle une étude approfondie de l'art de guérir est impossible. Ils croient aussi faire disparaître par cette résolution les préjugés qui subsistent contre la dissection des cadavres.

Il paraît qu'une société de ce genre existe déjà à Zurich.

Blanchiment des squelettes.—Les conservateurs du musée du Jardin des Plantes étaient désireux de faire disparaître la couleur jaunâtre et graisseuse, ainsi que l'odeur désagréable que répandent les squelettes. M. Cloez fut consulté, et conseilla les dissolvants des corps gras, principalement l'essence de térébenthine. Comme l'odeur qui en émanait incommodait, il mit dehors les vases où les objets à désinfecter trempaient dans l'essence, et il fut très-surpris de voir qu'en très-peu de temps l'odeur cadavéreuse avait disparu, et que, de plus, les os étaient devenus d'une blancheur éblouissante. Le même procédé, appliqué à l'ivoire, donne un blanchiment parfait.

Cette exposition de trois à quatre jours au soleil, dans de l'essence de térébenthine rectifiée ou non, suffit pour un blanchiment complet ; à l'ombre, il faut un peu plus de temps. Mais une précaution essentielle à prendre est de placer les objets qu'on veut blanchir sur de petits chevalets en zinc, qui les soutiennent à quelques millimètres au-dessus du fond de la caisse vitrée dans laquelle on les place pour ce bain. L'essence de térébenthine est, en effet, un oxydant très-puissant, et c'est en vertu de cette propriété qu'elle agit ; le produit de cette combustion forme un liquide acide qui s'étend en couche mince au fond de la caisse, et si les objets mis à blanchir trempaient dans cette liqueur acide, ils seraient promptement attaqués par elle.

Cette action de l'essence ne s'exerce pas seulement sur les os et l'ivoire, elle s'exerce encore sur le bois et d'autres corps. Le hêtre, le charme, l'érable fournissent d'excellents résultats ; le liége est blanchi très-rapidement.

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

ÉNIGME
No. 25

File-moi, je te vêts ; retourne-moi, je coule.

Z. N.

No. 26.

J'ai le visage long et la mine naïve,
Je suis sans finesse et sans art ;
Mon teint est fort uni, sa couleur assez vive,
Et je ne mets jamais de fard.

Mon abord est civil, j'ai la bouche riante,
Et mes yeux ont mille douceurs ;
Mais, quoique je sois belle, agréable et charmante,
Je règne sur bien peu de cœurs.

On me proteste assez, et presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes lois ;
Mais j'en connais que peu, dans le siècle où nous [sommes
Dont le cœur réponde à ma voix.

Ceux qui gardent au cœur un sentiment fidèle
Me font l'objet de tous leurs soins,
Et quoique je vieillisse, ils me trouvent fort belle
Et ne m'en estiment pas moins.

On m'accuse souvent d'aimer trop à paraître
Où l'on voit la prospérité ;
Cependant, il est vrai qu'on ne peut me connaître
Qu'au milieu de l'adversité.

CHARADES
No. 16

Mon premier, plein de vigilance,
Se sert souvent de mon dernier
Pour éloigner, avec vaillance,
Le voleur et l'aventurier.
Mon second sert à vous, à moi,
Pour débiter la nourriture.
De l'hygiène c'est la loi,
Et à nos goûts c'est la moins dure.
Mon tout cause au bon laboureur
Le désespoir de me voir naître,
Ou, quand, malgré tout son labeur,
Il me voit de nouveau paraître.

V. P.

CURIOSITÉS
No. 8.

LES TROIS SŒURS

Une fermière envoie ses trois filles au marché de la ville voisine, en leur disant :

" Voilà 90 œufs.
" Suzanne, l'aînée, en a 50 dans son panier.
" Charlotte, la cadette, en a 30.
" Marie, la plus jeune, en a 10.
" Vous vendrez chacune vos œufs le même prix, et vous me rapporterez la même somme d'argent."

Question.—Comment s'arrangeront les trois jeunes paysannes pour remplir les instructions de leur mère ?

LES DEVISES

No. 1.—Quelle est la reine qui avait cette devise :

Ce que j'ai de plus doux est caché sous la terre ?

No. 2.—Quelle est la reine qui avait cette devise :

La reine du parterre est la servante de la reine du ciel ?

No. 3.—Quel est le ministre qui avait cette devise :

Le temps et moi ?

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE NO. 23 DE " L'OPINION PUBLIQUE."

Enigmes :
No. 23.—Journal.
No. 34.—Pleur.

Logogriphe :
No. 1.—Potage.

Questions Historiques :
No. 4.—Le 18 mai, 1642.
No. 5.—Par le Rév. P. Vimond.
No. 6.—Jacques Cartier entra dans le golfe, appelé jusqu'alors golfe du Canada, le 10 août, fête de Saint-Laurent, et donna au golfe le nom du saint dont on célébrait la fête.
No. 7.—Par une solennité religieuse tenue en exécution d'un vœu fait en l'honneur de saint Joseph, qui, dans cette occasion, fut choisi pour premier patron de la Nouvelle-France.
No. 8.—En 1670.

Coquilles Amusantes :
No. 1.—Radeau, pour *rat d'eau.*
No. 2.—Laves, pour *raves.*
No. 3.—Forces, pour *farces.*
No. 4.—Brillé, pour *braillé.*
No. 5.—Rangeait, pour *mangeait.*
No. 6.—Pommiers, pour *pompiers.*

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

Enigmes :—B. E. Pelland, J. A. Laferrière ; V. P. 23, H. F. Rousseau ; 24, Dlle H, J...n, Lévis.

Logogriphe :—J. A. St. Julien, B. E. Pelland, J. R. Peltier, Ar. Peltier, J. A. Laferrière, V. P., H. Rousseau, Dlle H. J...n.

Questions Historiques ;—No. 7, O. Labrecque, J. R. Peltier ; 5, 6, 8, J. A. Laferrière, A. T. H. ; 6, 8, Dlle Ev. Berti, Québec ; 4, 5, 6, 8, V. P. ; 5, 6, Dlle H. J...n, Dlle Georgina Montminy, Sainte-Marie, Beauce.

Coquilles :—J. R. Peltier, Ar. Peltier, J. A. Laferrière, Achille Côté, Québec ; V. P. ; Dlle H. J...n ; 7, O. A-Bigaouette, Dlle Montminy.

SMITH.—Artemus Ward dit un jour devant un auditoire considérable, dans une salle de lecture de Boston, relativement à son livre, que le nom de Smith était si commun que, si chacun de ceux qui portent ce nom achetait un exemplaire de son livre, il ne s'occuperait pas du reste de la population et pourrait se retirer des affaires et vivre largement de la rente que cette vente lui aurait procurée. Cependant, il y en a peu de ce nom qui se soient distingués ; nous nous rappelons que d'un seul : c'est l'inventeur du RENOVATEUR DES MONTAGNES VERTES DE SMITH.

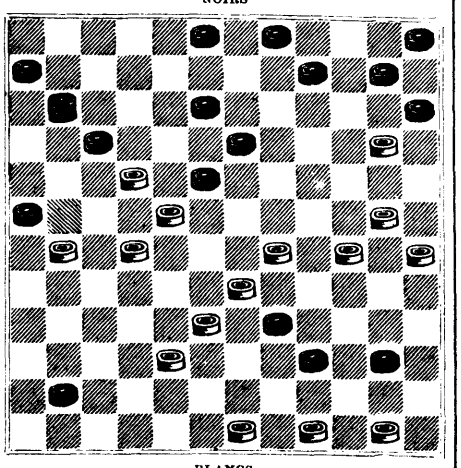
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de *L'Opinion Publique*, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 30

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 28

Les Blancs jouent de		Les Noirs jouent de	
46	à 40	59*	à 33
35	29	36	23
37	31	26	37
31	44	49	38
34	28	43*	34
28	4* et gagnent		

Solutions justes du Problème No. 28

Montréal :—C. Bourduas.
Village Lauzon, Lévis :— P. L. Patry,

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

MARIAGE

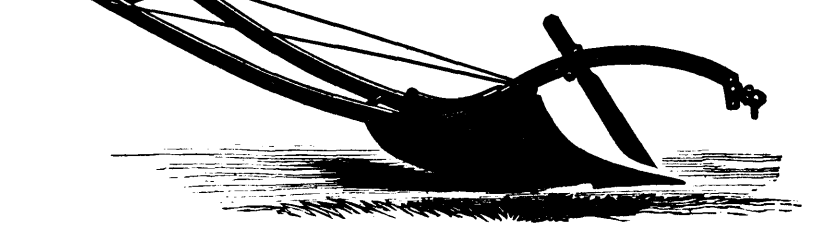
A Notre-Dame de Montréal, par le Révd. M. Giband, T. Lemay, écr., marchand, de la maison Leblanc et Lemay, de la ville d'Ottawa, à Dlle Marie-Hermine-Célina Dubé, dernière fille de M. Louis Dubé, employé au bureau de Poste.

L'heureux couple est parti immédiatement pour Ottawa.

Les journaux d'Ottawa sont priés de reproduire.

USINES D'INSTRUMENTS AGRICOLES
de Smith's Falls, Ontario.

FROST & WOOD, PROPRIETAIRES.



LA CHARRUE No. 5 A TIMON EN FER FORGÉ. Des milliers en sont employées aujourd'hui. Aussi FAUCHEUSES, MOISSONNEUSES, RATEAUX A CHEVAL, GRUBBERS A ROUES, &c. Demandez un Pamphlet.

LARMONTH & FILS,
33, Rue du Collége, Montréal.

7-17-13-24

Prix du Marché de Détail à Montréal.

FARINE	$ c.		$ c.
Farine de blé de la campagne, par 100 lbs..	2 80	à	2 90
Farine d'avoine	2 20	à	2 40
Farine de blé-d'inde	1 15	à	1 30
Sarrasin	1 80	à	2 00
GRAINS			
Blé par minot	2 50	à	2 60
Pois do	1 00	à	1 50
Orge do	0 70	à	0 90
Avoine par 40 lbs	0 40	à	0 55
Sarrasin par minot	0 80	à	0 00
Lin do	1 00	à	1 20
Mil do	2 00	à	2 40
Blé-d'Inde do	0 80	à	0 90
LÉGUMES			
Pommes au baril	3 00	à	4 00
Patates au sac	0 55	à	0 65
Fèves par minot	3 00	à	0 00
Oignons par minot	2 50	à	0 00
Asperges, par paquet	0 25	à	0 35
Laitue, par pied	0 04	à	0 05
Concombres	0 05	à	0 10
Rhubarbes par paquet	0 05	à	0 07
LAITERIE			
Beurre frais à la livre	0 25	à	0 30
Beurre salé do	0 18	à	0 22
Fromage à la livre	0 00	à	0 00
VOLAILLES			
Dindes (vieux) au couple	2 00	à	3 00
Dindes (jeunes) do	1 50	à	4 00
Oies au couple	1 00	à	1 50
Canards au couple	0 65	à	0 75
Poules au couple	0 60	à	0 80
Poulets au couple	0 50	à	1 00
GIBIERS			
Canards (sauvages) par couple	0 75	à	1 00
do noirs par couple	0 00	à	0 00
Pigeons domestiques au couple	0 20	à	0 25
Perdrix au couple	0 00	à	0 00
Tourtes à la douzaine	1 00	à	1 50
VIANDES			
Bœuf à la livre	0 05	à	0 10
Lard do	0 10	à	0 13
Mouton au quartier	0 60	à	0 90
Agneau do	0 60	à	1 00
Lard frais par 100 livres	8 25	à	8 50
Bœuf par 100 livres	4 00	à	6 00
Lièvres	0 00	à	0 00
DIVERS			
Sucre d'érable à la livre	0 08	à	0 10
Sirop d'érable au gallon	0 90	à	1 00
Miel à la livre	0 10	à	0 00
Œufs à la douzaine	0 12	à	0 15
Haddock à la livre	0 07	à	0 08
Saindoux par livre	0 15	à	0 16
Peau à la livre	0 55	à	0 60

Marché aux Bestiaux

Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs	$ 5 00	à	$ 5 50
Bœuf, 2me qualité	4 00	à	4 30
Vaches à lait	20 00	à	35 00
Vaches extra	35 00	à	55 00
Veaux, 1re qualité	5 00	à	8 00
Veaux, 2me qualité	2 00	à	4 00
Veaux, 3me qualité	1 00	à	2 00
Moutons, 1re qualité	7 00	à	9 00
Moutons, 2me qualité	4 00	à	6 00
Agneaux, 1re qualité	3 00	à	4 00
Agneaux, 2me qualité	2 00	à	2 50
Cochons, 1re qualité	9 00	à	10 00
Cochons, 2me qualité	8 00	à	12 00
Foin, 1re qualité, par 100 bottes	12 00	à	14 00
Foin, 2me qualité	8 00	à	10 00
Paille, 1re qualité	5 00	à	5 50
Paille, 2me qualité	4 00	à	5 00

APPRENTIS DEMANDÉS.

TROIS ou QUATRE Jeunes GARÇONS Respectables et Intelligents trouveront l'occasion d'apprendre un bon métier et de passer un engagement pour tout le temps de leur apprentissage, en s'adressant au soussigné. On exigera des recommandations.

G. B. BURLAND.

Gérant de la Cie. de Lith. Burland-Desbarats, 5 et 7, *Rue Bleury.*

ON DEMANDE

UN SOLLICITEUR D'ANNONCES

POUR

"L'OPINION PUBLIQUE"

L'expérience dans cette branche d'affaires, des recommandations satisfaisantes quant à l'habilité et au caractère, un extérieur convenable, sont absolument nécessaires.

S'adresser à

GEORGES E. DESBARATS,
DIRECTEUR-GÉRANT.

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les **Maladies des Enfants,** telles que la Diarrhée, Dissentérie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour es maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

A VENDRE

A Saint-Pacôme, comté de Kamouraska, la célèbre jument trotteuse " FIRE FLY."

S'adresser à M. le curé de Saint-Pacôme.

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.

TRADE MARK WINGATE

Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soigneuses ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre *Dr. Wingate*, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles.
PRIX, $1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dyssenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération ; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les secrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses.
PRIX, $1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et Poumons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrées doucement, elles n'injurent pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les secrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasûres, Brulûres, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puissance du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, $1.00 PAR BOUTEILLE.

☞ *Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.*

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR

LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,

(LIMITEE.) MONTREAL.

7-8-52-15

$225. PIANOS POUR $225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique,—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. $225 chaque. Reparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUSSIERE & CIE., Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée au Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.

LE FORT PELLY:—TERRITOIRE DU NORD-OUEST—D'APRÈS UN CROQUIS DU LIEUT. H. MARTINEAU, INFANTERIE LÉGÈRE, MANITOBA

ARRIVÉE DU PRINCE DE GALLES À PORTSMOUTH, EN ANGLETERRE, DE RETOUR DE SON VOYAGE AUX INDES